

STROUK

# VÉNUS NOIRE

ACTE 1

# VÉNUS NOIRE

Un hommage artistique à Joséphine Baker

Commissaire d'exposition : Martin Kiefer

**VÉNUS NOIRE** est une exposition de groupe en hommage à Joséphine Baker. Cette grande figure du XXe siècle aux facettes multiples a marqué l'histoire par son rôle pionnier dans plusieurs domaines...

**Femme star**, elle a été la première artiste noire à avoir une carrière internationale, fascinant aux quatre coins du monde par sa danse, son chant et son jeu d'actrice. Idole des années folles, elle électrise les nuits parisiennes et remplit les cabarets avec entre autres « La Revue Nègre ». Elle influence les artistes et fait chavirer le public avec son jeu de jambes et ses grimaces légendaires.

**Femme libre**, elle aura connu cinq maris, des amants et des amantes et fait évoluer les mœurs. Hédoniste et polyamoureuse, elle mène une vie libre, ne cachant pas sa bisexualité et met en évidence le côté érotique et sensuel de son corps.

**Femme résistante**, elle est espionne pour la France pendant la Seconde Guerre mondiale, elle pilote des avions en tant que lieutenant, reçoit pour son engagement la légion d'honneur et sa sépulture est transférée au Panthéon en 2021.

**Femme « africaine »**, elle répond au regard colonialiste en caricaturant les noirs comme les blancs les voient : elle est sur scène le cliché de la femme africaine. Le goût pour l'exotisme battant son plein, elle n'a pas peur de jouer avec les stéréotypes du folklore jusqu'à sa fameuse ceinture de bananes. Longtemps elle a voyagé partout avec un guépard « Chiquita », qui était son animal de compagnie.

**Femme militante**, au temps de la ségrégation raciale dont elle est elle-même victime, elle impose aux organisateurs des concerts devant un public mixte, composé de Noirs et de Blancs. Elle épaula Martin Luther King lors de la marche de Washington en 1963 et marque les esprits par son discours. Féministe avant l'heure, elle prône la parité.

**Femme mère**, elle crée la tribu arc-en-ciel au château des Milandes en adoptant 12 enfants du monde entier. Sa famille reflète l'idée d'un « Village du monde » sans racisme et où la fraternité universelle et la paix sont possibles. La tribu arc-en-ciel est une ode à la tolérance, à l'ouverture à l'autre. Elle contribue à marquer l'opinion publique et à populariser l'adoption.

**Cette exposition n'aura pas comme ambition de retracer fidèlement la vie de Joséphine Baker, mais de créer un portrait artistique librement tracé à travers des métaphores, des échos et des détournements.** Regarder les artistes d'aujourd'hui à travers le prisme de Joséphine Baker, et la retrouver elle à travers leurs yeux, tel est aussi l'enjeu de cette exposition. Pensée comme un cabaret, l'exposition commence par un **prologue** performatif lors du vernissage du **premier acte** à la galerie Strouk, suivi d'un **second acte** à la foire Art Paris au Grand Palais et enfin d'un **épilogue** musical et festif lors du finissage. Autour de Robert Combas, dont les peintures et les dessins constituent la colonne vertébrale de cet hommage, huit artistes-femmes s'emparent chacune d'un ou plusieurs des thèmes en créant des œuvres spécifiques. Cinq artistes de la galerie Strouk montreront des créations à Art Paris. Au « **foyer** », la boutique éphémère de la galerie, seront présentés huit créateurs qui prolongent cet hommage sur tous les supports : papier, céramique, métal et même confiture, autant de réalisations inédites et conçues pour **VÉNUS NOIRE**.

Pendant sept semaines, plusieurs rencontres permettront de donner la parole à des artistes, auteurs, universitaires, dessinateurs, dj, metteurs en scène, militants... afin d'approfondir plusieurs aspects de la vie de Joséphine Baker qui sont toujours de nos jours source d'inspiration.

2025 est également la 50e année de la mort de Joséphine Baker et le 100e anniversaire de son premier spectacle « La Revue Nègre ».

# BLACK VÉNUS

An artistic tribute to Joséphine Baker

Curated by Martin Kiefer

**BLACK VENUS** is a group exhibition paying tribute to Joséphine Baker. This multifaceted 20th-century icon left a lasting mark on history through her pioneering role in several fields...

As a **star**, she was the first Black artist to achieve an international career, captivating audiences worldwide with her dance, singing, and acting. An idol of the Roaring Twenties, she electrified Parisian nights and packed cabarets with shows like *La Revue Nègre*. She inspired artists and mesmerized audiences with her signature leg movements and legendary facial expressions.

As a **free woman**, she had five husbands, numerous lovers of both genders, and helped challenge social norms. A hedonist and polyamorous figure, she lived openly as a bisexual woman, embracing the sensual and erotic side of her body.

As a **resistant**,, she worked as a spy for France during World War II, served as a pilot lieutenant, and was awarded the *Légion d'Honneur* for her commitment. Her remains were transferred to the Panthéon in 2021.

As an **«African» woman**, she responded to colonialist views by caricaturing the stereotypes that both black and white audiences held. On stage, she embodied the cliché of the African woman, playing with exoticism at its peak—most famously with her banana skirt. For a long time, she traveled with her pet cheetah, *Chiquita*.

As an **activist**, she fought against racial segregation, refusing to perform unless her concerts welcomed a mixed audience of both black and white spectators. She supported Martin Luther King during the 1963 March on Washington, delivering her own powerful speech. A feminist ahead of her time, she advocated for gender equality.

As a **mother**, she created the «Rainbow Tribe» at the Château des Milandes, adopting 12 children from all over the world. Her family embodied the vision of a “global village” without racism, where universal brotherhood and peace could thrive. The Rainbow Tribe was an ode to tolerance and openness, shaping public opinion and promoting adoption.

**This exhibition does not aim to faithfully retrace Josephine Baker’s life but rather to create an artistic portrait through metaphors, echoes, and reinterpretations.** It invites us to view contemporary artists through the prism of Josephine Baker and, in turn, to see her through their eyes.

Designed like a cabaret, the exhibition begins with a performative prologue at the opening of the first act at Strouk Gallery, followed by a second act at Art Paris at the Grand Palais, and finally a musical and festive epilogue at the closing event. At the heart of this tribute is Robert Combas, whose paintings and drawings form the backbone of the exhibition. Alongside him, eight female artists explore different themes of Baker’s life through new works. Five artists from Strouk Gallery will present their creations at Art Paris. At the *foyer*, the gallery’s pop-up shop, eight designers will extend this tribute across various media—paper, ceramics, metal, and even jam—offering unique pieces created specifically for **BLACK VENUS**. Over seven weeks, multiple events will bring together artists, writers, scholars, illustrators, DJs, directors, and activists to delve into the many aspects of Josephine Baker’s life that continue to inspire today. **BLACK VENUS** is part of the *Paris Noir* program, a major exhibition on Pan-African art at the Centre Pompidou (March 19 – June 30, 2025, curated by Alicia Knock). The gallery space at 5, rue du Mail has been made available as an *off-site* venue for the Parisian institution, allowing the organization of complementary events.

The year 2025 also marks the 50th anniversary of Josephine Baker’s passing and the 100th anniversary of her debut performance in *La Revue Nègre*.





# ACTE 1

Robert Combas  
Zoulikha Bouabdellah  
Delphine Coindet  
Vava Dudu  
Ludivine Gonthier  
Roni Landa  
Sarah Makharine  
Kelly Sinnapah Mary  
Ming Smith



Zoulikha Bouabdellah, *La Folie du Jour*, 2025

13.03.25 - 26.04.25  
Strouk Gallery, 2 avenue Matignon, Paris 8e



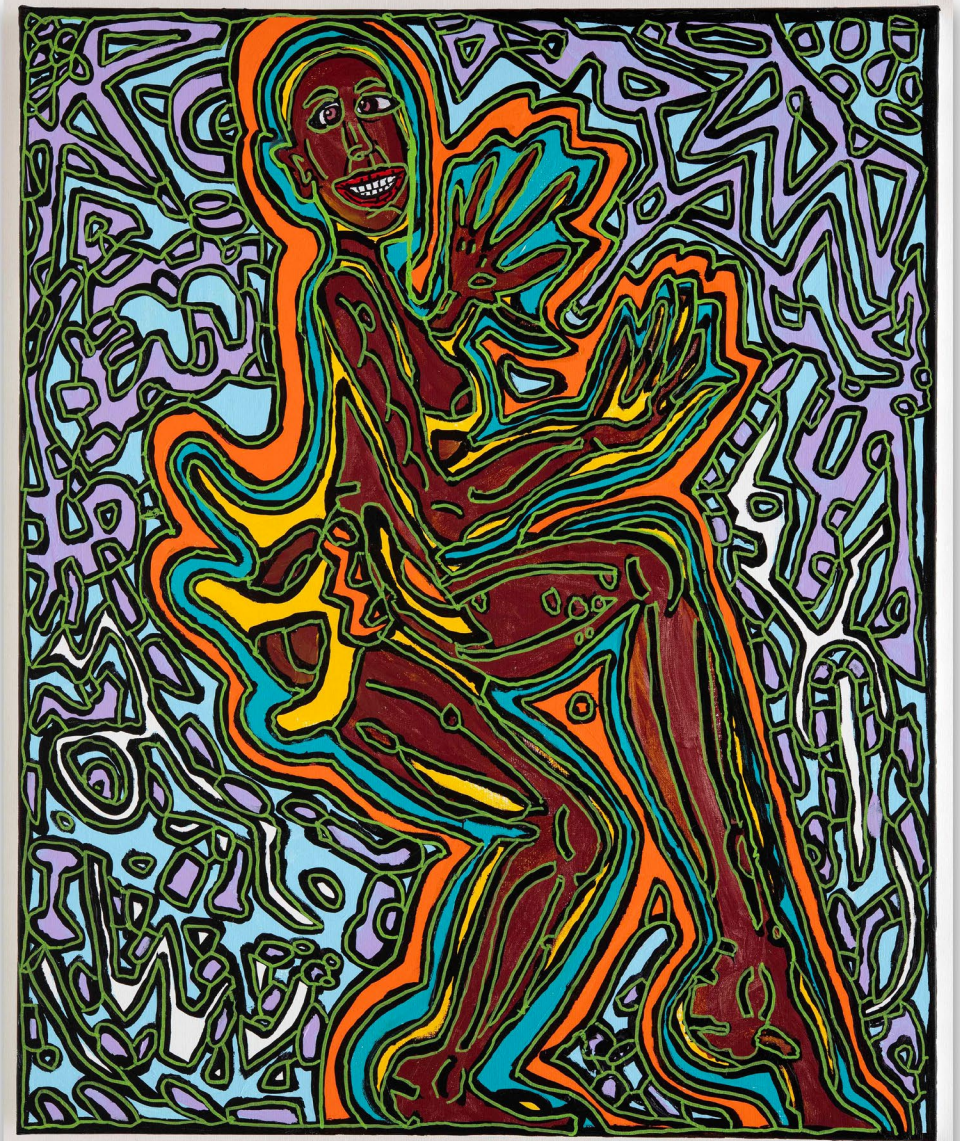
On peut dire qu'il a la banane, Robert Combas, dans cette impressionnante série créée pour l'exposition *VÉNUS NOIRE* : la banane académique, sportive, militante, exotique, érotique... On savait au moins depuis Andy Warhol et son icônique pochette pour The Velvet underground & Nico (1966), et jusqu'à Maurizio Cattelan, dont la banane scotchée au mur s'est vendue aux enchères en novembre 2024 pour plus de 6 millions de dollars, que la banane inspire les artistes et affole le public. Alors, pour Robert Combas, rendre hommage à Joséphine Baker, c'est d'abord revisiter ce qui fut et reste son emblème, cette ceinture de bananes qu'il retourne dans tous les sens pour chercher de quoi elle est faite dans une série d'une quinzaine de stupéfiants « tatouages », œuvres sur papier dont le dénominateur commun est le célèbre fruit. Portée en ceintures par des hommes dont la silhouette s'inspire directement des dessins académiques d'après modèle vivant nu ou d'après l'antique—on reconnaît ainsi parmi de multiples références l'*Esclave mourant* de Michel Ange ou le *Petit Faune Borghèse*—, la banane se porte accompagnée de multiples autres motifs, certains tout aussi phalliques—lances, flèches et même trompe d'éléphant—d'autres qui se distinguent ou se fondent dans le all-over foisonnant qui entoure les figures principales, presque uniquement des hommes, à deux exceptions près, deux « belles danseuses ». Corps sculpturaux souvent couverts de tatouages, ils marchent, ils dansent, ils méditent ; l'un cache une banane derrière son dos alors qu'un autre la brandit le poing levé : c'est la révolution **ET VIVA LA RÉVOLUTION, DE LA BANANA NATION !** précise Robert Combas dans un de ces titres dont il a le secret. Par sa cohérence stylistique, le fait que chaque composition est centrée sur une figure entourée de symboles et d'ornements, cette série évoque d'autre suites d'apôtres, saints ou martyres, comme une galerie de portraits bibliquement transposés et « par cœur » par Robert Combas Baker.

Sur les grandes peintures, Robert Combas s'est focalisé sur la représentation de Joséphine elle-même, qu'il n'a pas directement connue, mais dont il se souvient alors qu'elle était encore en vie, évidemment bien loin de la flamboyance de la *Revue nègre* (dont on fête le centenaire cette année). À travers trois triptyques qui constituent comme un cycle, l'artiste montre trois Joséphine, chacune dans un style différent, comme dans un portrait cubiste. Sur l'un, c'est la danse qui est célébrée, avec une Joséphine filiforme et souple comme une liane, accompagnée par deux « gardiens » tout aussi dansant et venus directement d'Afrique, l'autre continent de la native de Saint-Louis. L'Afrique aussi sur un deuxième triptyque bien plus « primitif » dans son trait et son expressivité : Joséphine y figure dansant le charleston comme sculptée dans du bois, la bouche et les yeux grand ouverts, dans des couleurs d'une sauvagerie que prolongent les deux autres tableaux de part et d'autre. On devine dans cette énergie primale et dans ces contours hurlant où la rencontre entre Baker et Combas a eu lieu, dans cette jungle où le geste de la main ou du pied n'ont qu'une échelle : la démesure, la peur de rien, la liberté. Changement de style encore pour le troisième triptyque, présentant une Joséphine radieuse au centre et louchant sur les côtés : ce pourrait être un carton pour trois vitraux dans une chapelle dédiée à Joséphine Baker. Les autres tableaux complètent cette évocation en mettant en scène la résistante et espionne qui ici, chaussée de talons aiguilles jaunes, fait taire un nazi de façon sanglante et sera reçue au Panthéon, qui, lui, porte des talons aiguilles rouges, bien sûr.



JOSÉPHINE DANSE AVEC SES BAKER'S BOYS MAIS VA TROIS DONALD TRUMP QUI SE MÊLENT DE CE QUI LES REGARDE PAS : LE GRAND TRUMP FRISÉ, L'AUTRE EN BAS À GAUCHE ET LE TROISIÈME CACHÉ EN BLEU À GROS NEZ !





LA DANSE EN TRANSE DE JOSEFEMME LA JOSÉPHINE AUX BANANES PURES.  
OU UN ANANAS À PAILLETES AUTOUR DE LA TÊTE

Acrylique sur toiles, 100 x 243 cm, 2025 - Création spécifique pour VÉNUS NOIRE

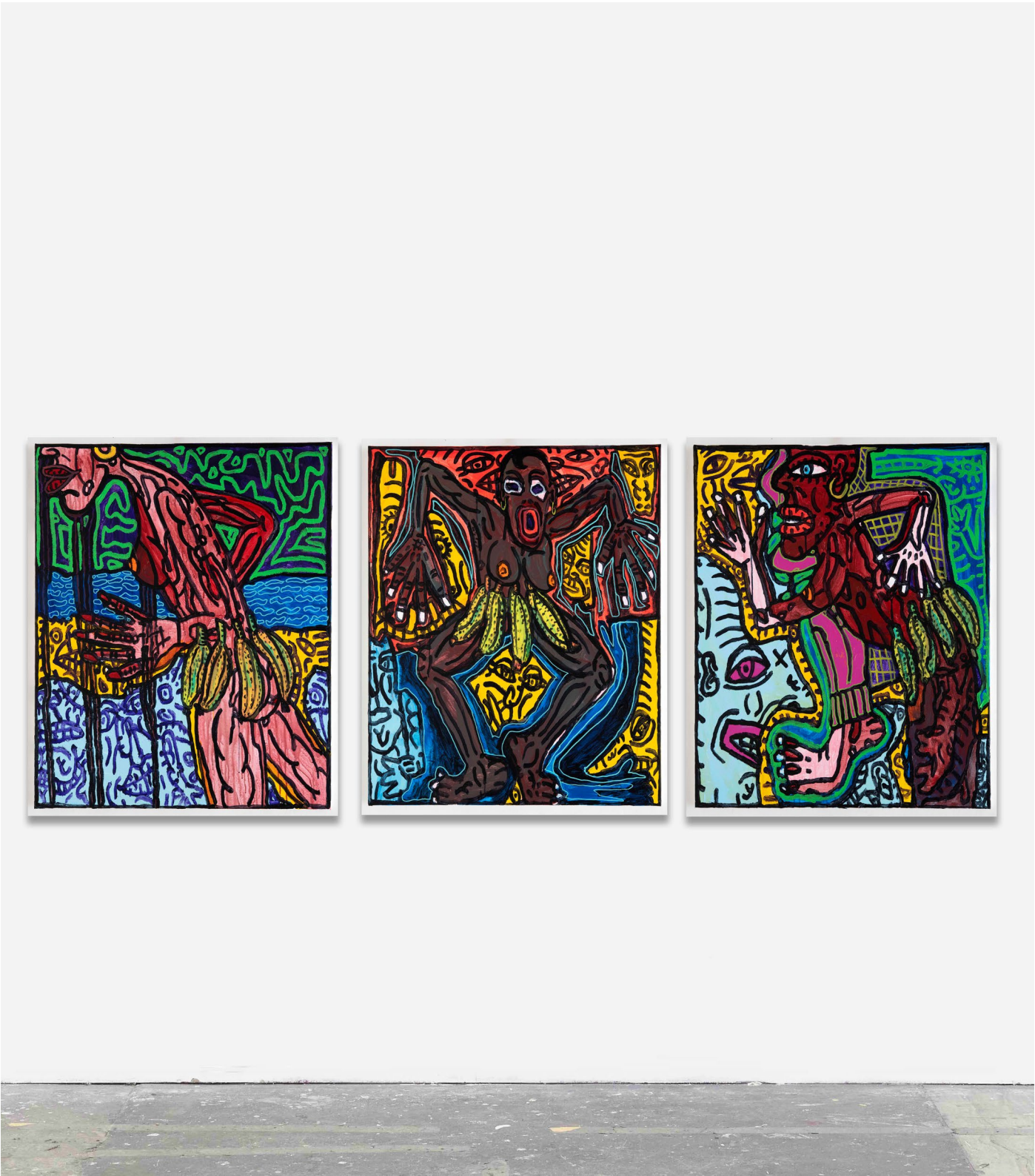


We can definitely say that Robert Combas has gone bananas in this impressive series created for the *VÉNUS NOIRE* exhibition—academic, athletic, militant, exotic, erotic bananas... We’ve known at least since Andy Warhol’s iconic album cover for *The Velvet Underground & Nico* (1966), and more recently with Maurizio Cattelan’s duct-taped banana that sold at auction in November 2024 for over \$6 million, that bananas inspire artists and fascinate the public. So for Robert Combas, paying tribute to Joséphine Baker means first and foremost revisiting what was—and still is—her emblem: that famous banana belt, which he twists and turns in every possible way, exploring its meaning in a series of about fifteen stunning “*tattoos*”—works on paper whose common denominator is the celebrated fruit.

Worn as belts by men whose silhouettes are directly inspired by academic studies of live nude models or classical antiquity—you can recognize, among multiple references, Michelangelo’s *Dying Slave* or the *Borghese Faun*—the banana appears alongside numerous other motifs, some just as phallic—spears, arrows, even an elephant’s trunk—while others blend into the teeming *all-over* compositions surrounding the central figures, who are almost exclusively men, with just two exceptions: two “*beautiful dancers*.” Sculptural bodies, often covered in tattoos, walk, dance, and meditate; one hides a banana behind his back, while another brandishes it with a raised fist—this is revolution. **ET VIVA LA RÉVOLUTION, DE LA BANANA NATION!** declares Robert Combas in one of those enigmatic titles he does so well. Through its stylistic coherence and the fact that each composition is centered on a single figure surrounded by symbols and ornaments, this series evokes other traditional cycles of apostles, saints, or martyrs—like a gallery of biblically transposed portraits, reimagined *by heart* by Robert Combas Baker.

For his large-scale paintings, Robert Combas focused on representing Joséphine herself—whom he never met but still remembers from when she was alive, though far removed from the flamboyance of the *Revue Nègre* (which celebrates its centenary this year). Through three triptychs that form a kind of cycle, the artist portrays three different Joséphines, each in a distinct style, like a Cubist portrait. In one, dance is the focus: a slender, supple Joséphine, as lithe as a vine, accompanied by two *guardians*—just as animated—straight from Africa, the other homeland of the Saint-Louis-born performer. Africa also takes center stage in a second, more *primitive* triptych, with raw lines and expressive force: here, Joséphine is sculpted in motion, dancing the Charleston, her mouth and eyes wide open, in wild, vivid colors that extend across the two flanking panels. In this primal energy, in these bold, howling contours, we sense the meeting point between Baker and Combas: deep in the jungle, where every movement of the hand or foot exists on a single scale—excess, fearlessness, freedom.

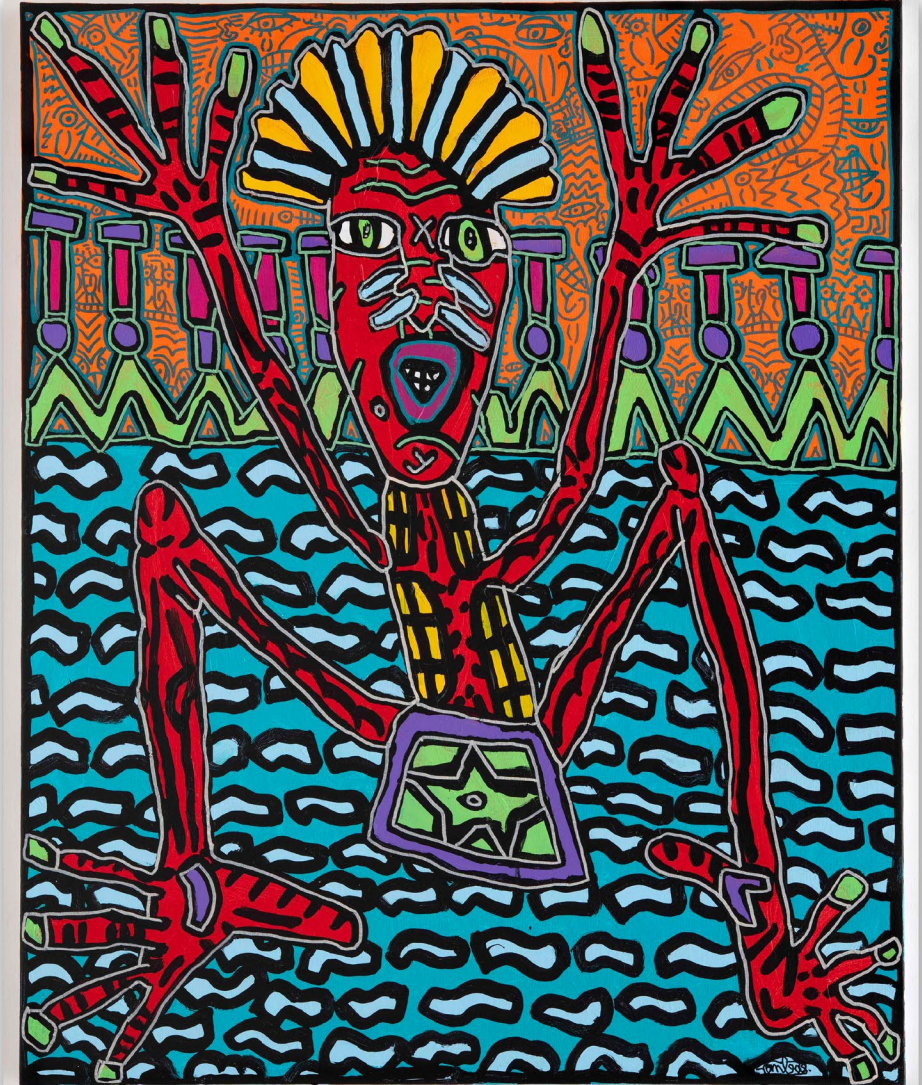
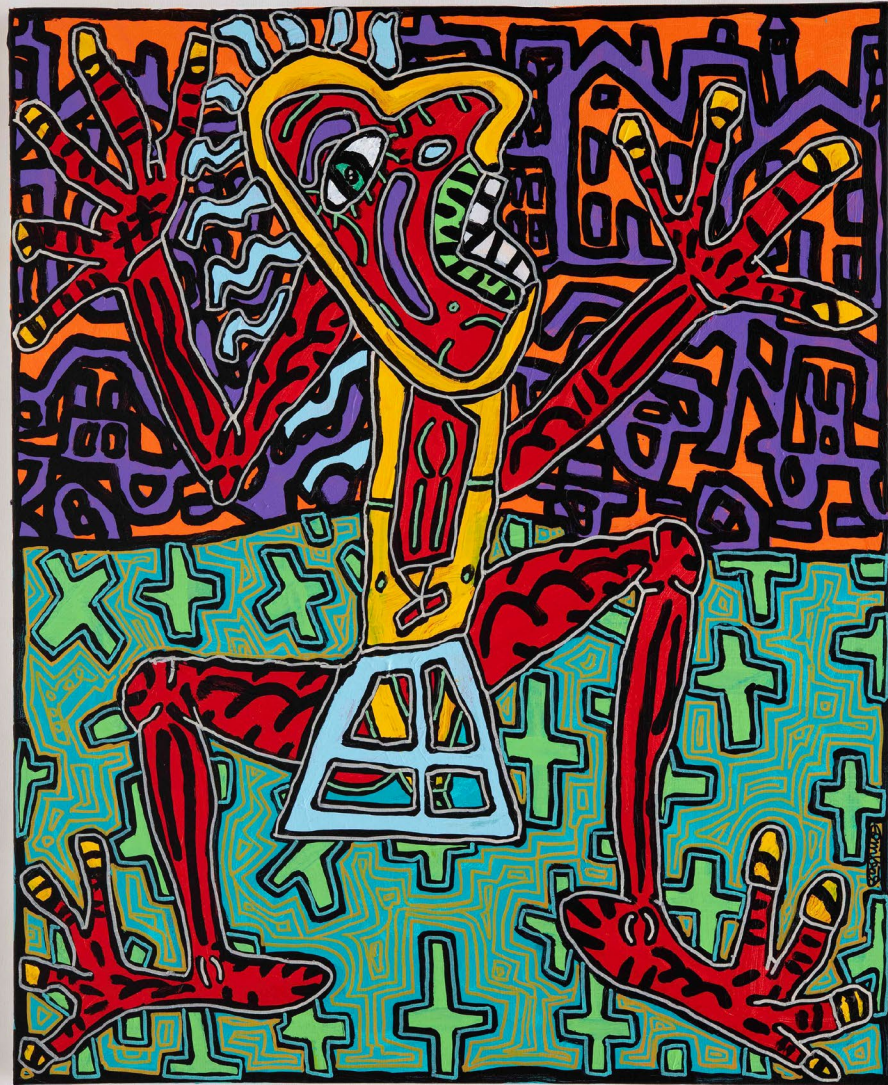
A shift in style once again for the third triptych, where a radiant Joséphine stands at the center, her gaze slightly crossed—a vision that could be a design for three stained-glass windows in a chapel dedicated to Joséphine Baker. The other paintings complete this tribute by depicting Baker as a resistance fighter and spy—here, she silences a Nazi in a strikingly bloody scene, wearing yellow high heels, while the *Panthéon* itself, where she was later enshrined, sports red high heels, of course.



DROIT SORTIE DE LA BROUSSE INVENTÉE, LA DANSE ÉCLATÉE EN MOUVEMENTS  
SACCADÉS BRUTS PRIMITIFS MUSIC-HALLISÉS

Acrylique sur toiles, 100 x 243 cm, 2025 - Création spécifique pour VÉNUS NOIRE





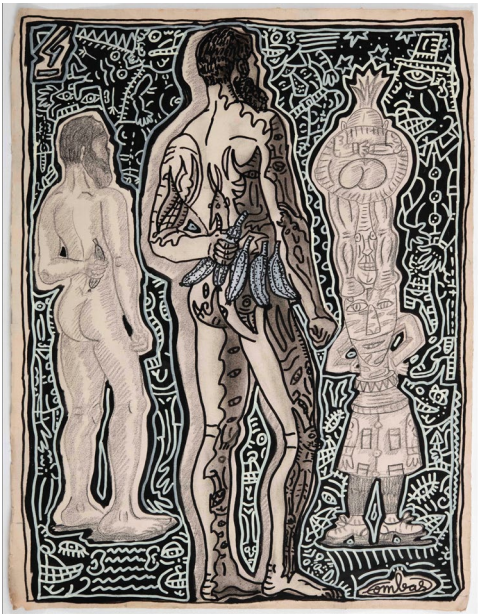
MONSIEUR DE LA NUIT DANSE EN PLEIN MINUT AU MILIEU DES CROIX EN HERBE QUI  
POUSSENT DANS LE PAYSAGE QUAND IL N'Y A PAS DE MAISONS / COMME UNE  
SAINTÉ QUI DÉTRUIT LE MAL AVEC SES PIEDS DANSEURS ET SON CORPS DE DIANE  
AUX YEUX LOUCHEURS / CHEF ROUGEOT DE LA PLUME EN AVANT, QUI DANSE TEL UN  
OURAGAN DANS LA NUIT DE MARDI-GRAS.





BANANA IN EXTRAPOLATION,

BANANAS EN PLANTATION EN TRAVAILLANT EN EXPLOITATION. BANANA EN REVENDICATIONS, BANANAS C'EST LA RÉVOLUTION. BANANAS À LA TROMPETAS, TROP POLLUTION. I VIVA LA RÉVOLUTION, LA CHAIR EST BLANCHE ET CRÈME, ET VIVA LA RÉVOLUTION, DE LA BANANA NATION ! RÉCAPITULATION IN LA BANANA EN BIOÉVOLUTION.



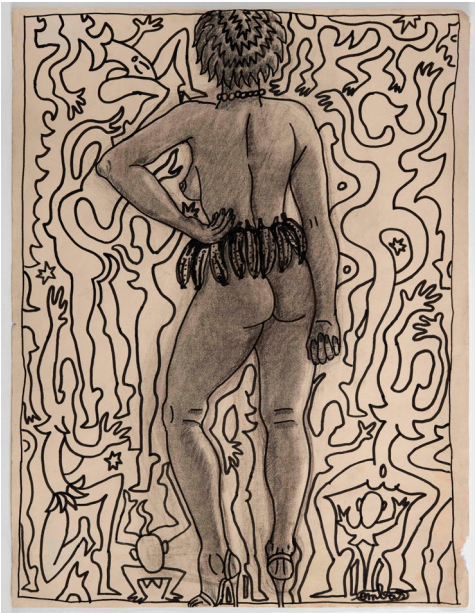
IL A CACH... LA BANANE,

LA BANANE À POINTS SUCRÉS, LA BONNE BANANE DES ÎLES ENSOLEILLÉES, LA BELLE CEINTURE À JOSÉPHINE, LA REINE DE LA BANANE À MUSIQUE.



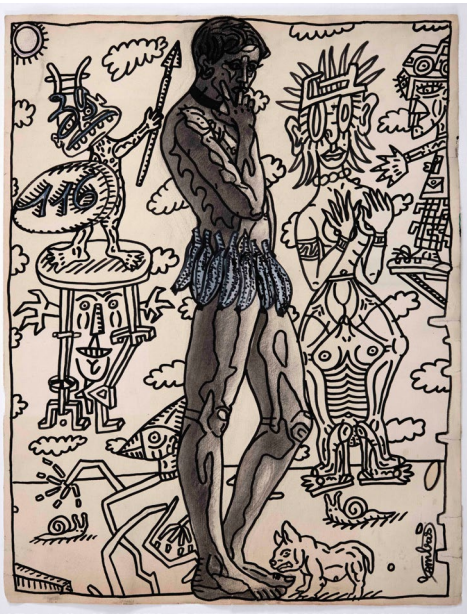
KARIM BAKER

GRAND DANSEUR «À LA MANIÈRE DE...», EN L'OCCURRENCE DE JOSÉPHINE



LA DANSE DE SAINT-GUY

ENTOURE LA BELLE AUX BANANES - FIDÈLE SOSIE DE JOSÉPHINE BAKER, BRAQUEUSE DE COEURS SOLITAIRES. C'EST QUAND MÊME MIEUX QUE LE VER(SOLITAIRE).



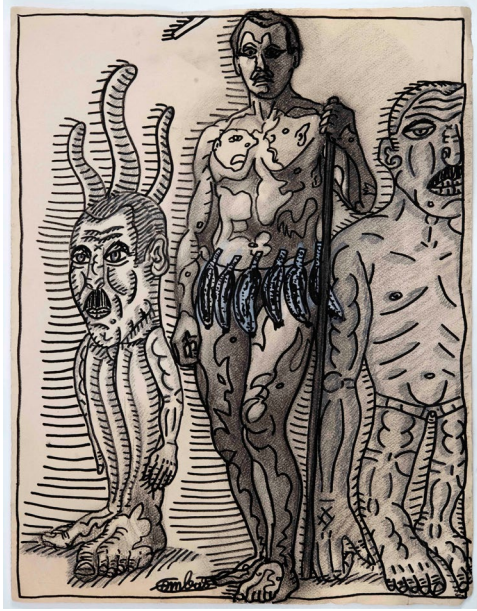
LE JEUNE DANSEUR

DE CLAQUETTES À PIED, SE POSE DES QUESTIONS SUR SES ANALOGIES SCABREUSES



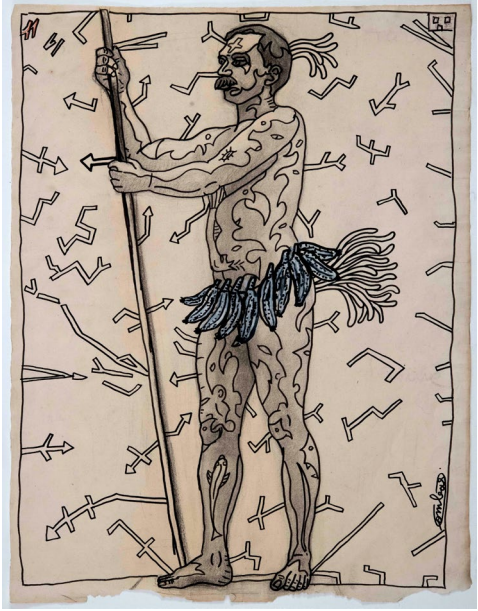
PIERRE BAKER

S'APPRÊTE À FRANCHIR LE RECORD DE FRANCE DU LANCER DE BANANE EN L'HONNEUR DE TOUS LES CURÉS DU MONDE



LE MOUSTACHU,

HIDALGO À SES HEURES ET DANSEUR MUSCLÉ CHEZ MARLÈNE BAKER. LA FAUSSE SOEUR DE JOSÉPHINE



G...RARD BAKER,

DANSEUR À SES HEURES ET GRAND SÉNÉCHAL DE LA BANANE NON PELÉE.



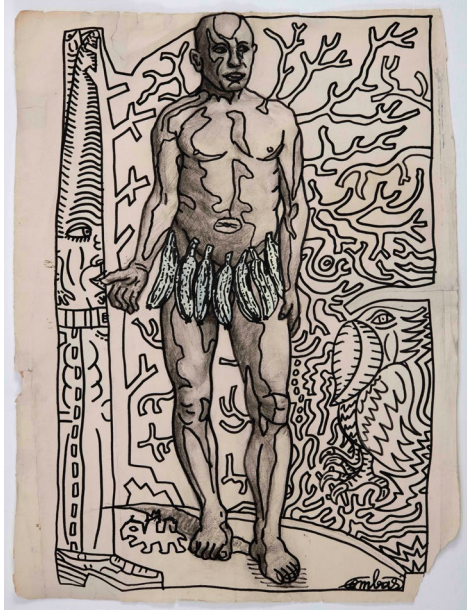
TOUT L'ORCHESTRE EST L'É,

MÊME LUIDJI À LA BATTERIE. ELLE, LA BELLE DANSEUSE, REPREND LE TOUR DE CHANT DE JOSÉPHINE BAKER DANS LE 1ER STYLE : « À POIL, LES MAINS DANS LES POCHE ! »



OBS...D...

PAR LES TALONS, IL POSE AVEC TATOUAGES AGRESSIFS ET BANANES À LA JOSÉPHINE PAR CŒUR



PERVERS

JEAN ROBI SE FAIT SUCER LE POUCE PAR CERBÈRE JEAN LOUIS. IL EST DANSEUR À 16 HEURES



VIVE LE BARBU,

L'OBSÉDÉ DU BELVÉDÈRE - LE ROI DE LA BANANE PLANTEUSE. IL AIME LES BAS ET MÊME LES BAS-CHAUSSETTES(À TALONS HAUTS, BIEN ENTENDU !).



***Vous rendez très certainement un dévoué service à l'humanité. Votre sincère bonté, votre profond intérêt humanitaire et votre indéfectible dévouement à la cause de la liberté et de la dignité humaine resteront une inspiration pour les générations à venir.***

Martin Luther King dans une lettre à Joséphine Baker



TUMPIE c'est le surnom que la Maman de Joséphine lui donna comme diminutif de «Humpty Dumpty», en gros «Tête d'œuf», car quand elle était bébé, elle avait une tête en forme d'œuf. Humpty Dumpty c'est une chanson POPULAIRE d'Angleterre et des ÉTATS-UNIS

Acrylique sur papier d'Arches, 152,4 x 101,6 cm, 2025 - Création spécifique pour VÉNUS NOIRE





ENTOURÉE DE MONSTRES SYMPATHIQUES, LA FAMILLE LA FAMILLE ARC-EN-CIEL DE JOSÉE FINE DE SAINT-LOUIS. VA DES EUROPÉENS, DES AFRO DE PLUSIEURS PAYS, ET TOUT ÇA RÉUNI PAR MADAME BAKER, PLEIN DE RYTHMES ET DE FUREUR, ET D'OPTIMISME.

Acrylique sur toile, 205 x 205 cm, 2025 - Création spécifique pour VÉNUS NOIRE



Après une enfance en Algérie et des études en France, Zoulikha Bouabdellah déboule sur la scène artistique en 2005 lors de la grande exposition *Africa Remix* au Centre Georges Pompidou avec une vidéo qui fera date, *Dansons*, où l'artiste se filme exécutant une danse du ventre sur la musique de la Marseillaise. Le ton est donné d'une œuvre qui se déploie à travers des vidéos, des installations, des dessins et des peintures et s'expose dans les musées du monde entier, interrogeant le regard établi, les normes de genre et de représentation. Pour Joséphine Baker, c'est au *Banana Café* que s'est rendue Zoulikha Bouabdellah, dans ce café des Halles mythique dont le nom même et l'emblème sont des hommages directs et fièrement assumés à celle qui fut la reine des nuits parisiennes, où elle eut même son propre cabaret (rue Fontaine, Paris 9e), où l'on se pressait pour danser. Danser, telle est peut-être la meilleure manière de retrouver l'icône queer et bienveillante qu'elle fut et c'est ainsi que Zoulikha Bouabdellah a invité un *gogo dancer* à ceindre la célèbre ceinture de bananes et a filmé cette performance dans le café parisien. Présentée encadrée par les mots **LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ** en une installation spectaculaire, cette vidéo détourne d'une façon ludique et sexy l'image d'Épinal de Joséphine tout en rappelant celle qui s'est battue pour la France, résistante, espionne puis gaulliste passionnée : l'un et l'autre ne sont pas incompatibles, bien au contraire, au sein d'une République qui accueille tous ses enfants, quels que soient leur genre, leur couleur ou leur identité.

After spending her childhood in Algeria and studying in France, Zoulikha Bouabdellah burst onto the art scene in 2005 with *Africa Remix*, the landmark exhibition at the Centre Georges Pompidou, where she presented a groundbreaking video, *Dansons*. In this piece, the artist films herself performing a belly dance to the tune of *La Marseillaise*. This set the tone for a body of work that unfolds through videos, installations, drawings, and paintings, exhibited in museums around the world, questioning established perspectives, gender norms, and representation. For Joséphine Baker, Zoulikha Bouabdellah turned to the *Banana Café*, the legendary venue in Les Halles whose very name and emblem are direct and proudly assumed tributes to the queen of Parisian nightlife. Baker even had her own cabaret on Rue Fontaine (Paris 9th), where crowds gathered to dance. And dance—perhaps the best way to reconnect with the queer and compassionate icon that she was—is precisely what Zoulikha Bouabdellah chose to highlight. She invited a gogo dancer to wear the famous banana belt and filmed the performance inside the Parisian café. Presented within a spectacular installation framed by the words *LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ*, this video playfully and seductively subverts the classic image of Joséphine Baker while also honoring the woman who fought for France—as a resistance fighter, a spy, and later a passionate Gaullist. These two sides are not contradictory; on the contrary, they coexist within a Republic that embraces all its children, regardless of their gender, color, or identity.



Jeu de jambes VIII

Acrylique et laque sur toile, 122 x 94 cm, 2023



***Elle n'était pas seulement  
une artiste : elle était une  
révolution à elle seule.***

**Jean-Claude Bouillon-Baker, biographe et fils adoptif de Joséphine Baker**



*Jeu de jambes V*

Acrylique et laque sur toile, 122 x 94 cm, 2023





Dangons 2025

Installation, Vidéo, 1' et 15» sur un écran plat, chaînes, casques audio, escarpins à talons hauts rouges, 2025  
Création spécifique pour VÉNUS NOIRE



Folie du jour

Diptyque vidéo, couleur, son, 5 min., 2025 - Création spécifique pour VÉNUS NOIRE



On savait au moins depuis Robert Filliou que « La Joconde est dans les escaliers », comme l'indiquait un petit écriteau suspendu à un balai émergeant d'un seau (1969), mais on se demande aujourd'hui où est passée cette danseuse qui a abandonné son volumineux tutu sur un fauteuil de bureau. On se demande bien aussi comment cet oiseau des îles est venu se poser là, sur ce perchoir pragmatique et non poétique, et on se dit, comme dans la fable, que si son ramage se rapporte à son plumage, il est bien « le Phénix des hôtes de ce bois ». Vivre, mourir et renaître pour vivre à nouveau, tel est le pouvoir unique de l'oiseau mythique, et peut-être aussi celui des artistes qui parviennent parfois, en un seul geste, à faire rejaillir un moment, une existence. C'est en 2017 que Delphine Coindet, artiste française connue pour ses sculptures et son art de l'assemblage, a réalisé cette œuvre, sobrement mais efficacement intitulée *Tutu*, qui, dans le cadre de cette exposition, confirme tout son potentiel narratif. En orchestrant la rencontre de deux mondes a priori antithétiques — celui du spectacle et celui de l'entreprise, le show et l'office, la fantaisie et le sérieux — Delphine Coindet enrichit l'hommage à Joséphine Baker de ce nouvel avatar, comme une Cendrillon en open space qui, au milieu d'une réunion, se transformerait en une belle fleur de tulle et de couleurs.

We've known at least since Robert Filliou that « La Joconde est dans les escaliers », as proclaimed by a small sign hanging from a broomstick emerging from a bucket (1969). But today, we wonder where this dancer has gone, the one who left behind her voluminous tutu on an office chair. We also wonder how this island bird ended up perched here—on this pragmatic, rather than poetic, stand. And as in the fable, we think: if its song matches its plumage, then surely it is « the Phoenix of all the forest dwellers. » To live, to die, and to be reborn in order to live again—this is the unique power of the mythical bird, and perhaps also that of artists, who, with a single gesture, can sometimes bring a moment, a life, back to light. In 2017, Delphine Coindet, a French artist known for her sculptures and mastery of assemblage, created this piece, aptly and effectively titled *Tutu*, which, in the context of this exhibition, fully reveals its narrative potential. By orchestrating the encounter of two seemingly antithetical worlds—the world of performance and the world of business, the show and the office, fantasy and seriousness—Delphine Coindet enriches the tribute to Joséphine Baker with this new avatar. Like a Cinderella in an open-plan office, who, in the midst of a meeting, would suddenly transform into a delicate bloom of tulle and color.



Tutu

Chaise de bureau et tulle, 23 x 65 x 75 cm, 2017

***Ce n'était pas une danseuse grotesque  
qui s'animait sous nos yeux,  
nous avions devant nous  
LA VENUS NOIRE  
qui hanta Baudelaire. »***



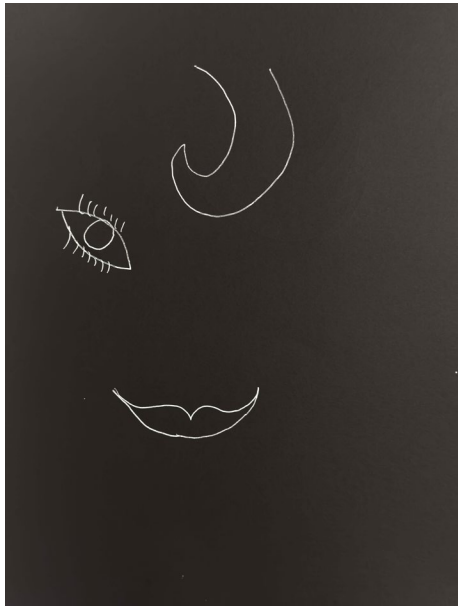
Icône de créativité débordante, baignée dans l’univers de l’électro-zouk-punk new wave et du motif, Vava Dudu est aussi connue pour ses expositions dans les plus prestigieux lieux d’art contemporain que pour avoir habillé, entre autres, Lady Gaga, elle qui est, au minimum, artiste, chanteuse et créatrice de mode. Et c’est ainsi que sa proposition pour l’exposition VÉNUS NOIRE est de célébrer Joséphine Baker partout : Dans la rue, d’abord, sur la façade même de la galerie, où elle accroche, en réponse à la demande du commissaire, une ceinture de bananes XXL encanaillant, pour sûr, l’élégant hôtel particulier. Puis à l’entrée de l’exposition, où un rutilant bomber aux couleurs de Joséphine accueille le visiteur, comme une invitation à changer de peau. À l’étage, une série de dessins sur papier noir, réalisés spécialement pour l’occasion, font surgir en quelques traits saillants un des aspects importants de l’œuvre de Joséphine... l’érotisme, travaillé, maîtrisé, extrêmement important dans la construction de son personnage, dans la courbe d’un sein, l’échancrure d’un sourire ou le déhanché sauvage. Plus haut encore, sur la terrasse ouvrant sur Paris, un grand rideau noir rappelle les music-halls et, couvert de peintures et de motifs, il évoque aussi les murs ornés d’une grotte ou les palissades couvertes des figures de Basquiat ou de Keith Haring. L’exposition se clôturera par un concert du groupe de Vava Dudu, *La Chatte*, mais avant cela, les visiteurs auront déjà emporté un peu de Vava et sûrement beaucoup de Joséphine sous leurs semelles, avec ces paillettes que l’artiste a disposées de façon à ce qu’elles s’éparpillent partout, comme un air qui ne quitte plus notre oreille et un optimisme qui s’est collé à nous.

Icon of boundless creativity, immersed in the world of electro-zouk-punk new wave and patterns, Vava Dudu is as well known for her exhibitions in the most prestigious contemporary art venues as she is for having dressed, among others, Lady Gaga—an artist, singer, and fashion designer in her own right. For the *VÉNUS NOIRE* exhibition, her vision is to celebrate Joséphine Baker everywhere. First, in the street, on the very facade of the gallery, where she responds to the curator’s request by hanging an XXL banana belt, adding a playful touch to the elegant townhouse. Then, at the entrance of the exhibition, where a dazzling bomber jacket in Joséphine’s colors welcomes visitors—an invitation to step into a new skin. Upstairs, a series of black-paper drawings, created especially for the occasion, bring forth in striking lines one of the most essential aspects of Joséphine’s art: eroticism—crafted, mastered, and vital to her persona, whether in the curve of a breast, the tilt of a smile, or the untamed sway of her hips. Higher still, on the terrace overlooking Paris, a grand black curtain evokes the music halls, adorned with paintings and patterns reminiscent of cave paintings or walls covered in the figures of Basquiat or Keith Haring. The exhibition will close with a concert by Vava Dudu’s band, *La Chatte*, but before that, visitors will have already carried away a little bit of Vava and surely a lot of Joséphine under their soles—thanks to the glitter the artist has scattered everywhere, like a tune that lingers in our ears and an optimism that clings to us.

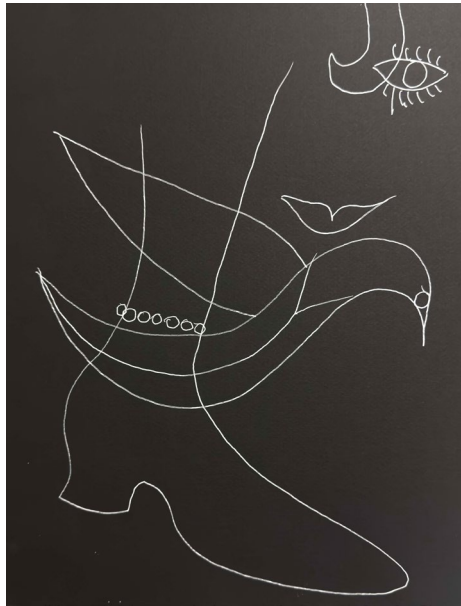


Résistance

Perles



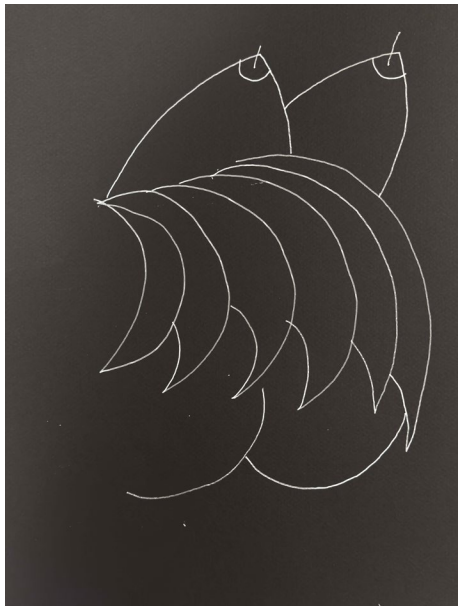
Accroche Cœur



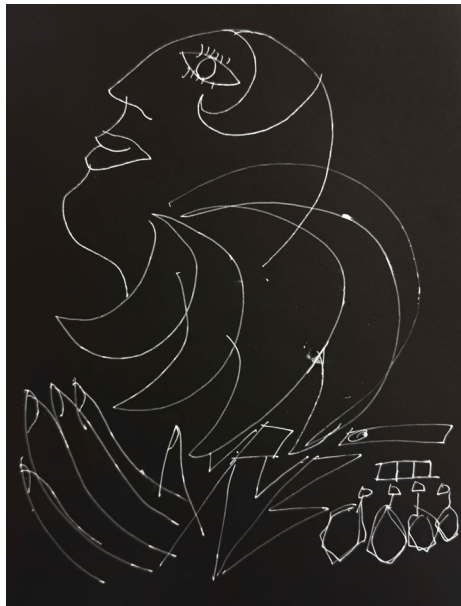
Danse Liberté



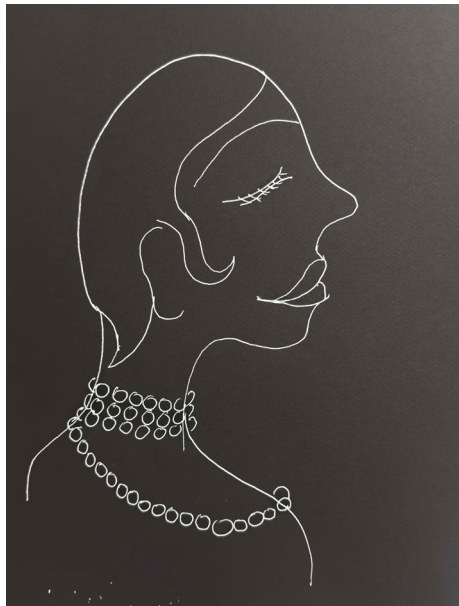
Embrassez



Héroïque Erotic



Joséphine De Cœur Héroïque



Joséphine De Cœur

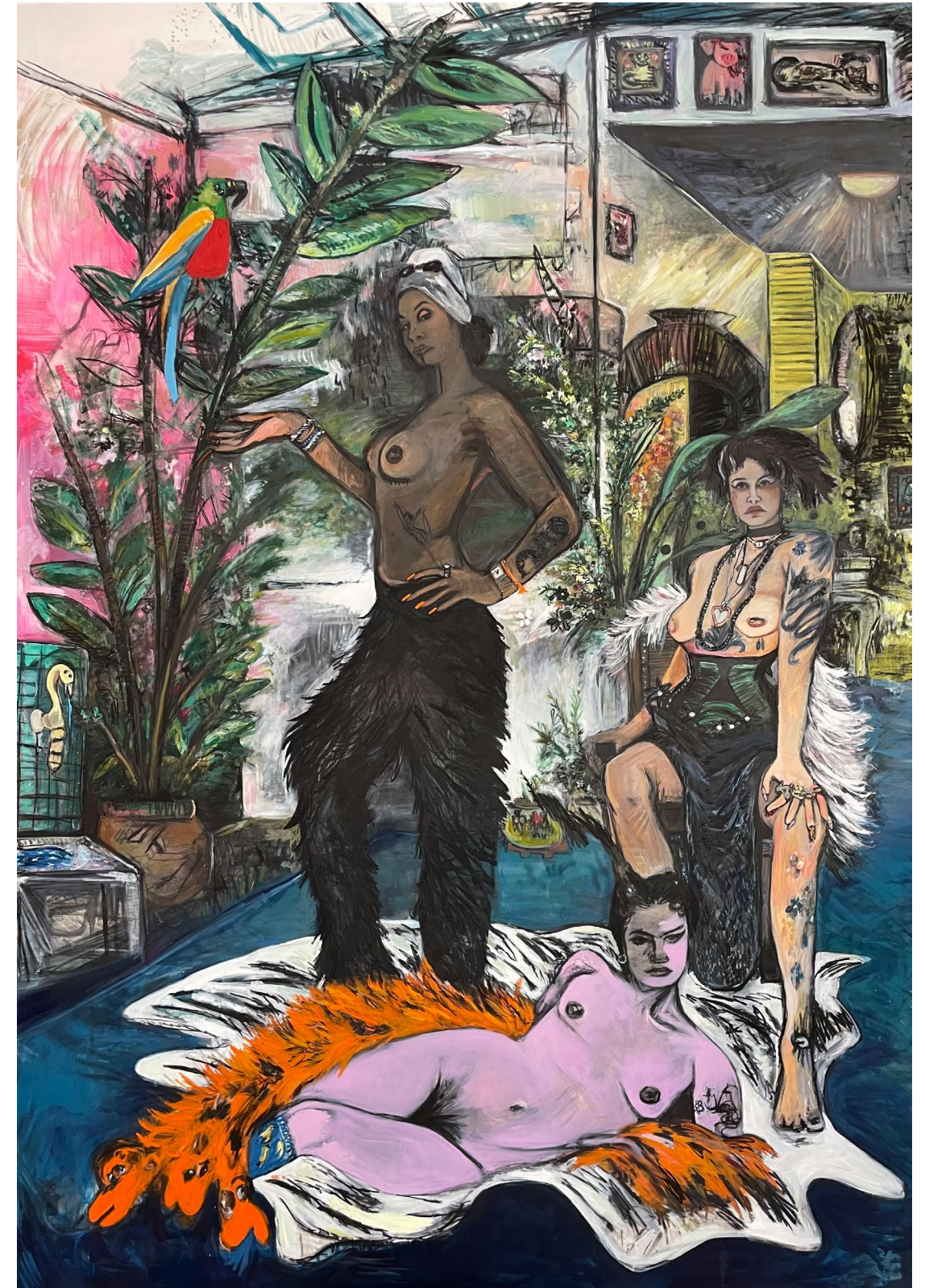
***Je vous ADORE, Joséphine !  
Vous avez réussi à imposer  
aux yeux de tous ce que tout  
le monde cherche à cacher :  
LA NUDITÉ FÉMININE.***

Colette



C'est un moment entre filles, dans un atelier aux airs de jardin d'hiver où on est vêtue plutôt comme en été, nue ou à demi-nue, debout, assise, allongée : oui, on prend la pose. Trois femmes hautes en couleurs et sculpturales, à la fois sensuelles et semblant défier qui les regarde ; il y a quelque chose du bordel de la carrer d'Avinyó cher à Picasso qui flotte dans l'air, comme si ces demoiselles, sans le savoir, jouaient et composaient un tableau vivant. Joséphine, Colette et Frida, suggère Ludivine Gonthier, mais sans réalisme ou ressemblance réelle : ce sont avant tout trois amies, entourées d'une faune qui, comme dans une jungle, se déploie partout : un perroquet sur une branche, un boa couleur de feu et à trois têtes, des tatouages sur les corps et aussi des petits tableaux dans le tableau qui évoquent des mascottes de Joséphine, comme Albert le cochon et Chiquita le guépard. Car la scène se déroule entre elle et elles, entre le souvenir de Joséphine Baker, évoquée par de multiples détails, et ces trois femmes d'aujourd'hui, qui peut-être n'en font qu'une. Ludivine Gonthier, dont la pratique a été influencée par la nouvelle peinture allemande, aime le fusain, la peinture à l'huile et se mettre en scène dans ses foisonnantes compositions. Elle livre ici un monumental triple portrait qui prend une dimension allégorique : ode à la sensualité, voire à l'érotisme, sa peinture semble aussi affirmer la liberté et la fierté d'être Joséphine, Colette, Frida, Ludivine, la liberté d'être soi.

It's a moment between women, in a studio with the air of a winter garden, yet dressed for summer—naked or half-dressed, standing, sitting, reclining: yes, they are striking a pose. Three vibrant, sculptural women, both sensual and seemingly defying whoever looks at them; there is something of the *carrer d'Avinyó* brothel so dear to Picasso floating in the air, as if these young women, unknowingly, were recreating a living tableau. «Joséphine, Colette, and Frida,» suggests Ludivine Gonthier, though without realism or direct resemblance—they are, above all, three friends, surrounded by a fauna that sprawls like a jungle: a parrot perched on a branch, a fiery three-headed boa, tattoos on their bodies, and small paintings within the painting that evoke Joséphine's mascots, like Albert the pig and Chiquita the cheetah. For this scene unfolds between them and her—between the memory of Joséphine Baker, conjured through countless details, and these three women of today, who perhaps are all one and the same. Ludivine Gonthier, whose practice has been influenced by the New German Painting movement, favors charcoal, oil paint, and self-staging within her exuberant compositions. Here, she delivers a monumental triple portrait with an allegorical dimension: an ode to sensuality, even eroticism, her painting also seems to assert the freedom and pride of being Joséphine, Colette, Frida, Ludivine—the freedom to be oneself.



Jardin d'hiver



***Vous savez, mes amis, que je ne mens pas quand je vous raconte que je suis entrée dans les palaces de rois et de reines, dans les maisons de présidents. Et bien plus encore. Mais je ne pouvais pas entrer dans un hôtel en Amérique et boire une tasse de café. Et cela m'a rendue furieuse. »***

Joséphine Baker, Marche sur Washington, 28 août 1963.



Est-ce qu'on peut reconnaître quelqu'un juste en regardant ses yeux ? On dit que c'est là que tient notre âme, notre vérité... À chacun d'en faire l'expérience devant les sculptures-fleurs de Roni Landa, artiste israélienne qui, pour *VÉNUS NOIRE*, a greffé les yeux de Joséphine Baker sur les feuilles de ses plantes réalisées en argile polymère, ce qui leur donne une texture très particulière, à la fois organique et fantastique. Les yeux de Joséphine, ceux-là mêmes à travers lesquels elle découvrit le monde mais sut aussi en désarmer l'agressivité, puis le conquérir en le faisant rire. Légendaires, les yeux de Joséphine, ces yeux qui louchent comme personne, qui semblent capables de tourner dans tous les sens pour mieux tourner en dérision le monde. Ça peut se cultiver, ça peut pousser, l'absence de sérieux, l'humour ? Peut-être, si on suit Roni Landa dans la deuxième série d'œuvres réalisées pour l'exposition : cette fois, un ensemble de douze fleurs, mystérieusement humaines, sans yeux, mais sur les feuilles desquelles on discerne là des taches de rousseur, là le fin tracé d'une veine, ici encore la couleur d'une carnation. Ces fleurs-là évoquent un autre épisode fondamental dans le geste de Joséphine Baker : sa décision, à partir de 1954, de former avec son époux Jo Bouillon une « tribu arc-en-ciel », en adoptant douze enfants, nés aux quatre coins du monde — France, Côte d'Ivoire, Colombie, Algérie, Venezuela, Finlande, Japon — pour prouver que la fraternité est possible, au-delà des différences. Le projet sera même béni par le pape Pie XII ! Et puis béni aujourd'hui par Roni Landa, qui, en donnant forme à ces fleurs, recrée une tribu arc-en-ciel pour aujourd'hui.

Can we recognize someone just by looking into their eyes? They say that's where our soul resides, where our truth lies... Each of us can put this to the test when faced with the flower-sculptures of Israeli artist Roni Landa, who, for *VÉNUS NOIRE*, has grafted Joséphine Baker's eyes onto the leaves of her polymer clay plants. This choice gives them a unique texture, both organic and fantastical. Joséphine's eyes—the very ones through which she discovered the world, but also disarmed its hostility and conquered it by making it laugh. Her legendary eyes, those eyes that crossed like no one else's, that seemed able to dart in all directions, turning the world itself into a joke. Can lightness, humor, an absence of seriousness be cultivated? Can they grow? Perhaps, if we follow Roni Landa's second series of works for the exhibition: this time, a set of twelve flowers, mysteriously human—without eyes, yet marked by freckles, delicate veins, and hints of different skin tones on their leaves. These flowers evoke another fundamental moment in Joséphine Baker's life: her decision, starting in 1954, to form a «rainbow tribe» with her husband Jo Bouillon, adopting twelve children from all corners of the world—France, Côte d'Ivoire, Colombia, Algeria, Venezuela, Finland, Japan—to prove that fraternity is possible beyond differences. The project was even blessed by Pope Pius XII! And now, it is blessed once more by Roni Landa, who, by giving form to these flowers, recreates a rainbow tribe for today.



Joséphine



***J'AI UN RÊVE...***  
***JE RÊVE que mes quatre enfants vivront***  
***un jour dans un pays où ils ne seront pas***  
***jugés sur leur couleur de peau, mais sur leur***  
***personnalité...***





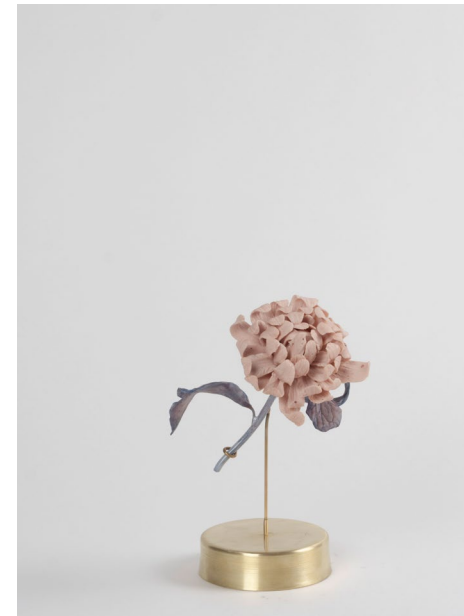
Fleur pour Jean-Claude



Fleur pour Stellina



Fleur pour Moise



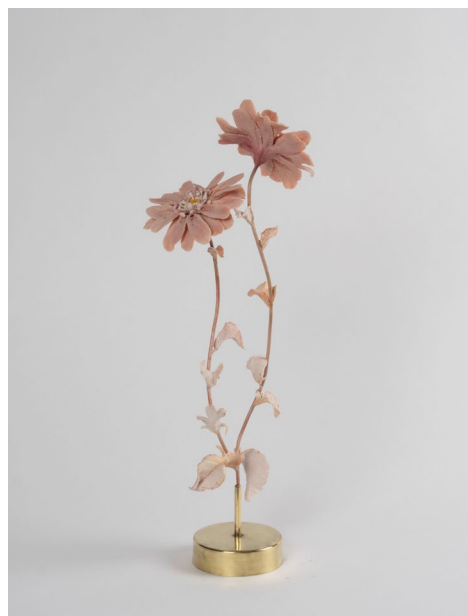
Fleur pour Akio



Fleur pour Jarry



Fleur pour Mara



Fleur pour Noel



Fleur pour Marianne



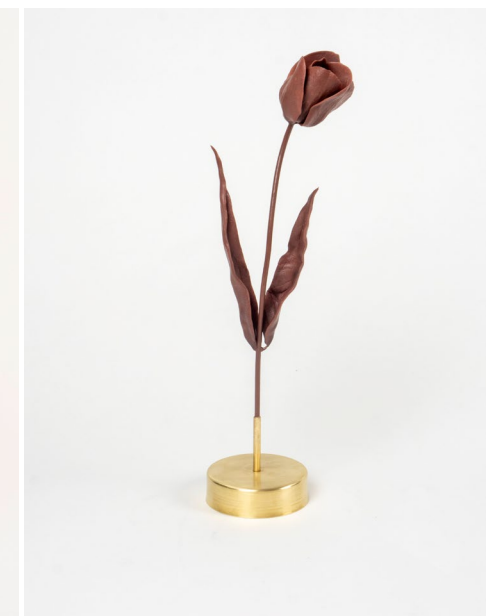
Fleur pour Jeannot



Fleur pour Brian



Fleur pour Koffi

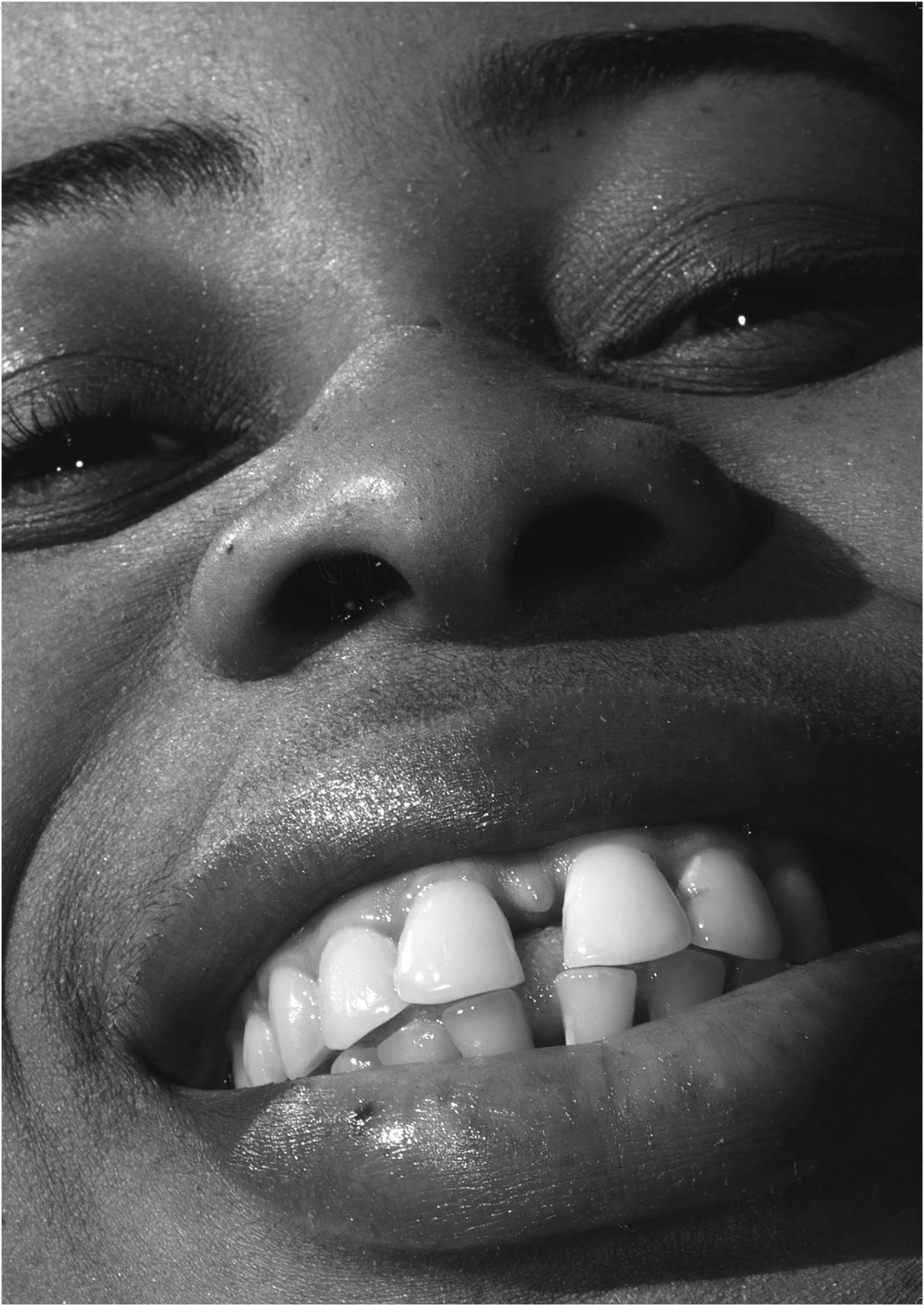


Fleur pour Luis



On dirait qu'elle porte le feu en elle, et qu'elle le cherche partout où son regard se pose, à moins que ce ne soit d'elle qu'il jaillisse. Sarah Makharine est une des photographes les plus passionnantes et prometteuses de sa génération et, ces dernières années, ses portraits souvent fulgurants n'ont laissé personne indifférent. Si Sarah avait dû photographier Joséphine, ça n'aurait sûrement pas été quand elle occupait déjà le haut de l'affiche, mais bien plus tôt : elle aurait sûrement remarqué la petite fille pauvre de Saint-Louis, Missouri, dans les rues de New York, à la sortie d'un cabaret miteux ou juste à son arrivée en Europe, quand, inconnue de tous, elle fit fondre le public parisien par sa gestuelle et ses grimaces, qui brisèrent la glace des préjugés et même, provisoirement, du racisme. Faire rire reste une des meilleures façons de désarmer, et c'est avec cette idée que Sarah Makharine est partie aux quatre coins d'Europe photographier des femmes venues d'ailleurs en quête d'un nouveau départ. Elles lui offrent un sourire, une grimace, un instant de légèreté, comme une manière d'affirmer leur présence, de défier l'adversité avec malice. Et parfois, comme pour Joséphine, ce simple geste semble suspendre le temps, ouvrant la porte à de nouvelles possibilités. Les yeux qui louchent plutôt que les yeux qui pleurent, les yeux qui rient et la photographie qui s'en souvient, comme une raison tangible d'y croire.

It looks as if she carries fire within her, searching for it wherever her gaze lands—unless, of course, it is she who ignites it. Sarah Makharine is one of the most exciting and promising photographers of her generation, and in recent years, her striking portraits have left no one indifferent. Had Sarah photographed Joséphine, it likely wouldn't have been when she was already a star, but much earlier. She would have noticed the poor little girl from Saint Louis, Missouri, wandering the streets of New York, stepping out of a run-down cabaret, or just arriving in Europe—an unknown figure whose gestures and playful expressions melted the Parisian audience, breaking the ice of prejudice and, if only temporarily, that of racism. Laughter remains one of the most powerful ways to disarm, and it is with this in mind that Sarah Makharine traveled across Europe, photographing women who have journeyed from elsewhere in search of a new beginning. They offer her a smile, a grimace, a fleeting moment of lightness—an assertion of their presence, a playful defiance of adversity. And sometimes, as with Joséphine, this simple gesture seems to suspend time, opening the door to new possibilities. Crossed eyes rather than tear-filled ones. Laughing eyes, and a photograph that remembers them—like a tangible reason to believe.

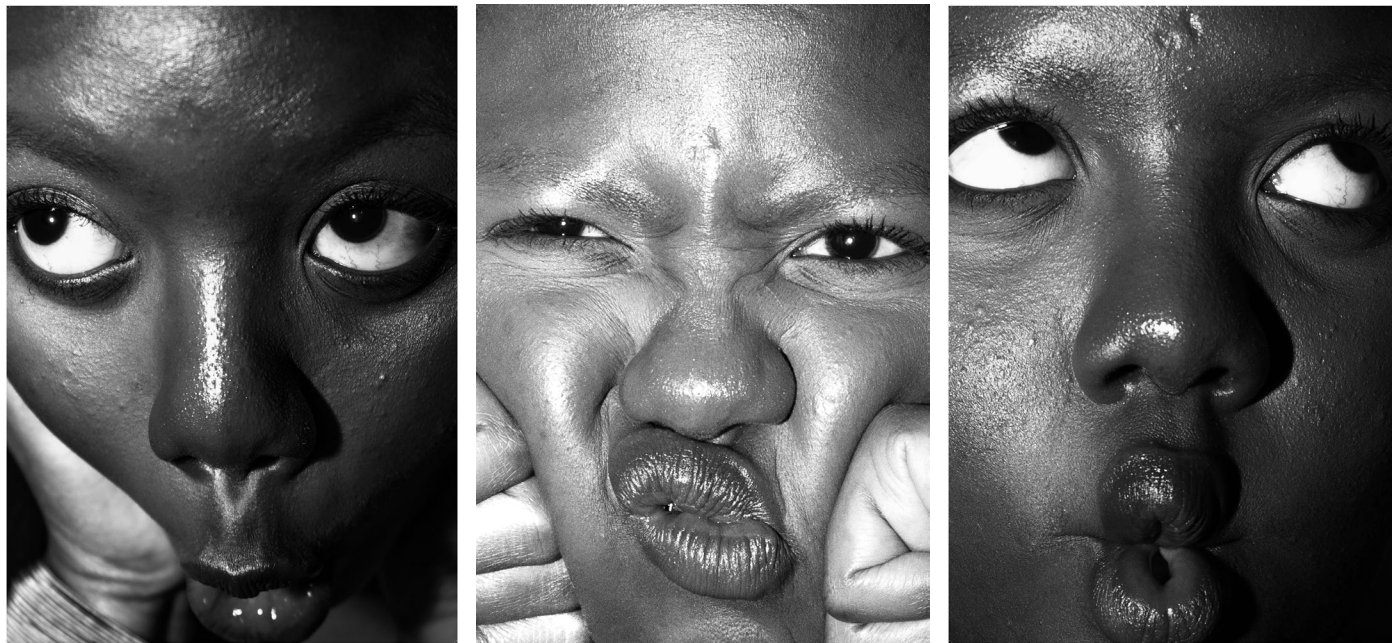


DIVINES VENUS

Photographie, 100 x 70 cm, 2025



***Je suis née Américaine, mais je suis devenue Française. C'est la France qui m'a faite telle que je suis. Elle m'est douce parce que je n'y ai pas subi de préjugés racistes.***



DIVINES VENUS

Photographie, 100 x 70 cm, 2025

C&B, p. 297



Qu'est-ce qu'elle regarde, cette belle jeune femme, qui, comme dans la tapisserie de la Dame à la licorne, semble à la fois se détacher et se fondre dans cet arrière-plan constitué d'une flore foisonnante, comme un rideau ou un dais végétal ? Est-ce un animal extraordinaire qui approche, un être vivant, un revenant ? Ce n'est pas sa bouche close qui nous répondra, mais peut-être sa peau, couverte de tatouages ou plutôt de peintures tout aussi vertes que la jungle environnante, comme un genre de camouflage. Cette femme, à la fois majestueuse et évanescence, belle et mystérieuse, est typique de celles que peint Kelly Sinnapah Mary (née en 1981) dans son atelier de la Guadeloupe, où elle vit et crée, s'inspirant des traditions et des poètes de l'île. Intitulée « Bye Bye Blackbird », un standard de jazz des années 1920 repris par Joséphine Baker, cette composition lui rend un singulier et puissant hommage. Sur la peau de cette jeune femme sont représentés les différents avatars de Joséphine : sur son front, tout en plumes, voici la reine des music-halls, puis, sur sa poitrine, voilà la danseuse qui prend à bras-le-corps la représentation des Noirs et de l'Afrique dans tout ce qu'elle a de plus caricaturalement colonial. Sur l'épaule gauche, sanglée dans son trench, c'est l'espionne et résistante ; sur l'épaule droite, la mère, fondatrice de la tribu arc-en-ciel ; et au milieu, c'est Chiquita, son guépard, à qui le collier de perles va très bien... « La peau comme un espace de résistance », dit l'artiste, qui livre avec cette œuvre troublante le portrait plein de grâce et d'étrangeté d'une femme habitée par l'histoire d'une autre, qui la rend peut-être encore plus belle et plus forte.

What is this beautiful young woman looking at? Like in *The Lady and the Unicorn* tapestry, she seems both to stand out from and merge into the lush floral background, a curtain or a canopy of vegetation. Is an extraordinary creature approaching—an animal, a living being, a ghost? Her closed lips offer no answer, but perhaps her skin does. Covered in tattoos—or rather, painted patterns as green as the surrounding jungle—she appears camouflaged, blending into her environment. This woman, at once majestic and elusive, beautiful and enigmatic, is characteristic of those painted by Kelly Sinnapah Mary (born in 1981) in her studio in Guadeloupe, where she lives and creates, drawing inspiration from the island's traditions and poets. Titled *Bye Bye Blackbird*—after the 1920s jazz standard famously performed by Joséphine Baker—this composition offers a singular and powerful tribute. On the woman's skin, different avatars of Joséphine emerge: across her forehead, adorned in feathers, is the queen of the music halls; on her chest, the dancer who boldly confronted the colonial caricatures of Black and African identity. On her left shoulder, strapped into a trench coat, she becomes the spy and Resistance fighter; on her right shoulder, the mother and founder of the *rainbow tribe*. And at the center, there's Chiquita, her beloved cheetah, looking perfectly at home in a pearl necklace. “The skin as a space of resistance,” says the artist, who, with this striking work, presents the graceful yet haunting portrait of a woman inhabited by the history of another—one that makes her all the more beautiful and powerful.



Bye, bye Blackbird

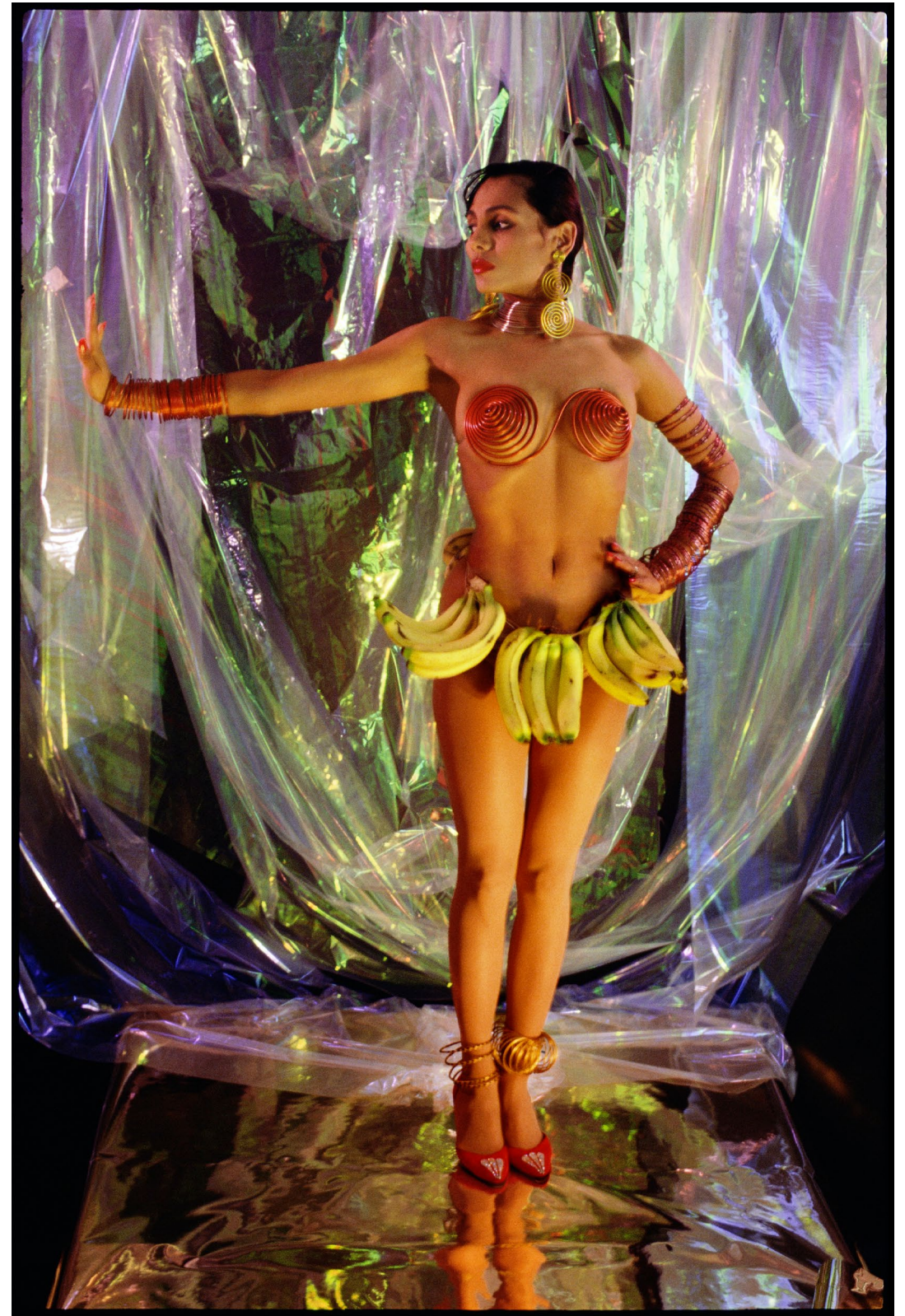


***Je veux prouver que la couleur  
n'a pas d'importance, que  
l'âme est ce qui compte.***



Première photographe afro-américaine à avoir intégré les collections du MoMA (New York), Ming Smith, originaire du Michigan, a réalisé en 1986 une série consacrée à Joséphine Baker, très peu montrée jusqu'à présent et exposée dans son intégralité pour la première fois. Parmi les multiples aspects de la fascination qu'exerce Joséphine, Ming Smith a choisi d'en mettre un en exergue : la danse. Et pour cet hommage très personnel, elle a réalisé une série d'autoportraits où elle emprunte à la diva certains de ses attributs iconiques, tels la ceinture de (vraies !) bananes, les bijoux de corps, sur les bras, la poitrine. Tout dans l'esthétique de ces petites mises en scène signale clairement le contexte dans lequel elles sont faites, les années 80 : le rideau de plastique transparent servant de toile de fond, l'éclairage, la coiffure, le lamé or, le maquillage et aussi l'attitude, y compris la dimension érotique, presque immédiatement datable... Ming Smith ne cherche pas la reconstitution historique des années 1920 mais emmène au contraire Joséphine dans son présent pop et décomplexé : « Joséphine, c'est moi », semblent revendiquer joyeusement ces images. Mais sous le glamour de l'ensemble, c'est aussi la photographe pionnière et militante qui reprend le flambeau de Joséphine, dont les engagements sont loin d'être caducs aujourd'hui, que ce soit pour la place des femmes dans la création ou pour les droits civiques des Noirs et des minorités.

The first African American photographer to be included in the collections of MoMA (New York), Michigan-born Ming Smith created a series dedicated to Joséphine Baker in 1986. Until now, this body of work has remained largely unseen and is being exhibited in its entirety for the first time. Among the many facets of Joséphine's enduring fascination, Ming Smith chose to highlight one in particular—dance. For this deeply personal tribute, she produced a series of self-portraits in which she adopts some of Baker's most iconic attributes: the (real!) banana belt, body jewelry adorning her arms and chest. Everything about the aesthetic of these intimate stagings unmistakably signals the era in which they were made—the 1980s: the transparent plastic curtain as a backdrop, the lighting, the hairstyle, the gold lamé, the makeup, and even the attitude, including an undeniable erotic dimension, all immediately recognizable as part of that time. Ming Smith does not seek to recreate the 1920s; instead, she brings Joséphine into her own bold, pop-infused present. «*Joséphine, that's me,*» these images seem to declare with joyful confidence. Yet beneath the glamour of it all, Smith also affirms herself as a pioneering photographer and activist, carrying forward Joséphine's legacy—one that remains far from obsolete today. Whether in the fight for women's visibility in the arts or for the civil rights of Black communities and minorities, Joséphine's commitments still resonate powerfully, and Ming Smith ensures they continue to shine.



Self-Portrait as Joséphine Baker

Pigment d'archivage, 51 x 41 cm, 1986





Self-Portrait of Josephine Baker

Pigment d'archivage, 58 x 42 cm, 1986



Self-Portrait of Josephine Baker

Pigment d'archivage, 58 x 42 cm, 1986



***J'ai deux amours,  
mon pays et Joséphine !***



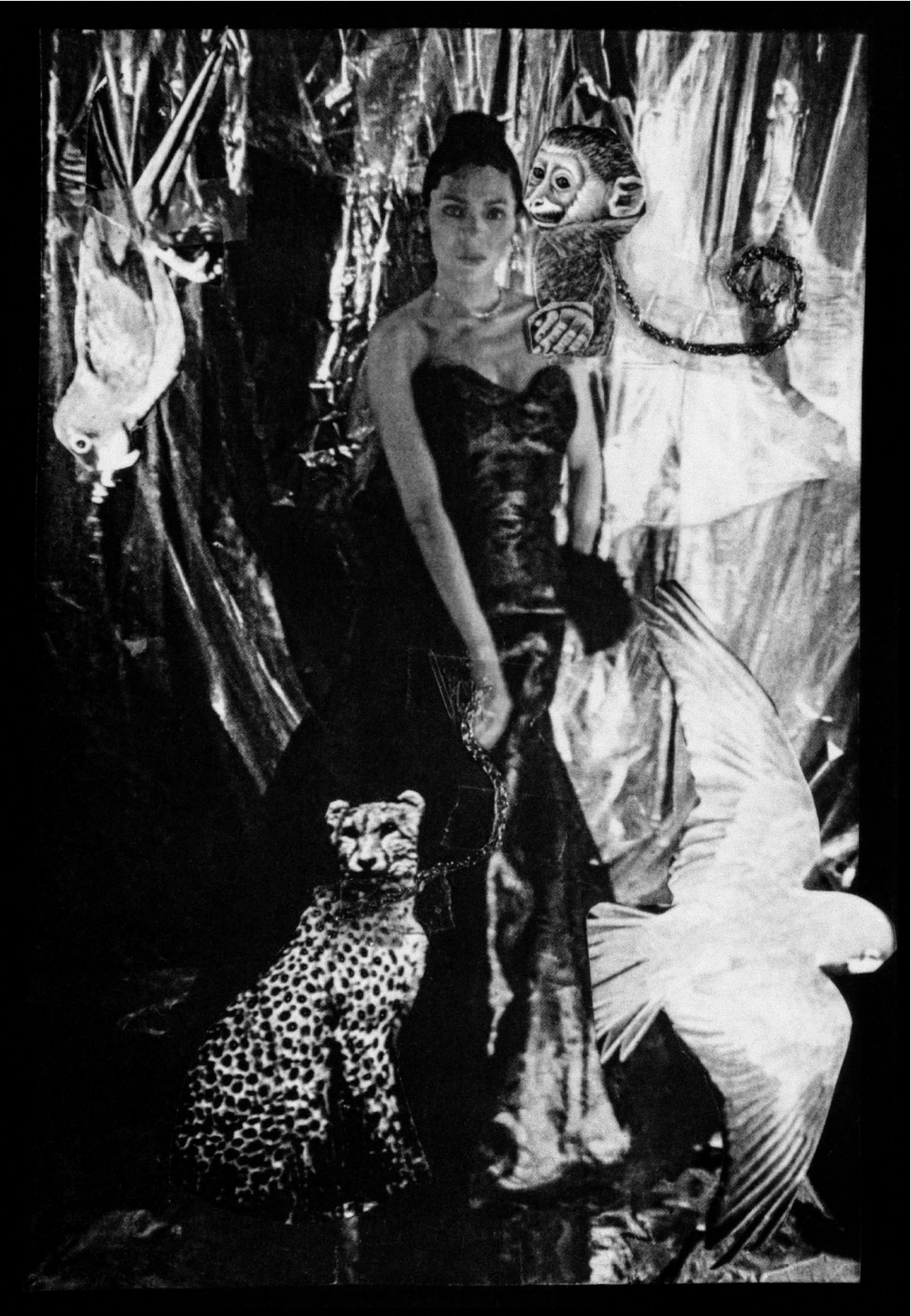
Self-Portrait of Josephine Baker





Self-Portrait of Josephine Baker

Pigment d'archivage, 58 x 42 cm, 1986



Self-Portrait of Josephine Baker

Pigment d'archivage, 58 x 42 cm, 1986



# BIOGRAPHIES

Artistes  
Zoulikha Bouabdellah  
Delphine Coindet  
Robert Combas  
Vava Dudu  
Ludivine Gonthier  
Roni Landa  
Sarah Makharine  
Kelly Sinnapah Mary  
Ming Smith

## VAVA DUDU

Née en 1970 à Paris, où elle vit et travaille.

Born in 1970 in Paris, where she lives and works.

Vava Dudu suit des études en classe préparatoire aux Beaux-Arts de Paris avant de rejoindre l'Académie des Grandes Terres et les cours de stylisme de Fleury Delaporte. De 2012 à 2018, elle vit à Berlin. Figure inclassable, Vava Dudu n'a cessé d'évoluer dans le monde de la création sans jamais vraiment s'y ranger ni s'y conformer. Artiste hybride, elle est à la fois styliste, artiste plasticienne, poétesse et musicienne. En 2001, elle remporte le prix de l'Association Nationale pour le Développement des Arts de la Mode (ANDAM) avec Fabrice Lorrain. En 2003, elle fonde le groupe « La Chatte » avec Stéphane Argillet et Nicolas Jorio, avec qui elle sort quatre albums. Son travail a été présenté lors d'expositions et de performances, notamment au Confort Moderne (Poitiers, France), au Palais de Tokyo, au Musée d'Art Moderne de Paris, à Lafayette Anticipations (Paris), à Komplot (Bruxelles), à l'Hôtel de Ragueneau (Bordeaux), aux Abattoirs (Toulouse), à la Gunia Nowik Gallery (Varsovie), aux Vitrynes (Berlin), et tout récemment au Louvre-Lens (2025).

Vava Dudu pursued preparatory studies at the Beaux-Arts de Paris before joining the Académie des Grandes Terres and taking fashion design courses with Fleury Delaporte. From 2012 to 2018, she lived in Berlin. A truly unclassifiable figure, Vava Dudu has continuously evolved in the creative world without ever fully conforming to it. A hybrid artist, she is both a fashion designer, visual artist, poet, and musician. In 2001, she won the ANDAM (Association Nationale pour le Développement des Arts de la Mode) Prize with Fabrice Lorrain. In 2003, she founded the group «La Chatte» with Stéphane Argillet and Nicolas Jorio, with whom she released four albums. Her work has been featured in exhibitions and performances at venues such as Confort Moderne (Poitiers, France), Palais de Tokyo, Musée d'Art Moderne de Paris, Lafayette Anticipations (Paris), Komplot (Brussels), Hôtel de Ragueneau (Bordeaux), Les Abattoirs (Toulouse), Gunia Nowik Gallery (Warsaw), Les Vitrynes (Berlin), and most recently at the Louvre-Lens (2025).



## ROBERT COMBAS

Né en 1957 à Lyon, vit et travaille entre Sète et Ivry-sur-Seine.

Born in Lyon in 1957, lives and works between Sète and Ivry-sur-Seine.

Robert Combas est un peintre, sculpteur et illustrateur, mais également un musicien à travers son groupe « Les Sans Pattes », où il exprime son talent d’auteur-compositeur-performeur. Il visite les écoles des Beaux-Arts de Sète (1974) et de Montpellier (1975-1979) et passe son diplôme des Beaux-Arts en 1979 à Saint-Étienne. Il fonde avec Hervé Di Rosa la Figuration Libre. Chef de file de ce mouvement en Europe, il est aujourd’hui considéré comme l’un des artistes français contemporains les plus importants depuis les années 1980. Combas édite avec son ami Hervé Di Rosa la revue *BATO*, qui impose leurs collages, photomontages, dessins et textes influencés par la culture rock, en réaction à l’art conceptuel qui domine alors. Son travail fait l’objet de plusieurs expositions monographiques, telles que les grandes rétrospectives au Musée d’Art Contemporain de Lyon en 2012 et au Grimaldi Forum de Monaco en 2016. La Collection Lambert lui consacre une exposition, *Les Combas de Lambert*, en 2016-2017. Pendant le confinement entre 2020 et 2021, Combas réinvente l’art du portrait en produisant un cycle important de plus de 120 portraits de grand format. En 2024, l’artiste envahit la galerie Strouk avec un solo show impressionnant intitulé *War*.

Robert Combas is a painter, sculptor, and illustrator, but also a musician through his band « Les Sans Pattes », where he showcases his talent as a songwriter, composer, and performer. He studied at the Beaux-Arts schools of Sète (1974) and Montpellier (1975-1979) and obtained his Beaux-Arts diploma in 1979 in Saint-Étienne. Along with Hervé Di Rosa, he founded the Figuration Libre movement. As a leading figure of this movement in Europe, he is now considered one of the most important contemporary French artists since the 1980s. Combas, together with his friend Hervé Di Rosa, launched the magazine *BATO*, which featured their collages, photomontages, drawings, and texts influenced by rock culture, as a reaction against the dominance of conceptual art at the time. His work has been the subject of several monographic exhibitions, including major retrospectives at the Museum of Contemporary Art in Lyon in 2012 and the Grimaldi Forum in Monaco in 2016. The *Collection Lambert* dedicated an exhibition to him, *Les Combas de Lambert*, in 2016-2017. During the lockdown between 2020 and 2021, Combas reinvented the art of portraiture, producing a significant series of more than 120 large-format portraits. In 2024, the artist takes over Strouk Gallery with an impressive solo show titled *War*.

Robert Combas est représenté par la galerie Strouk à Paris.

Robert Combas is represented by Strouk Gallery in Paris.

## KELLY SINNAPAH MARY

Née en 1981 en Guadeloupe, où elle vit et travaille.

Born in 1981 in Guadeloupe, where she lives and works.

Kelly Sinnapah Mary est diplômée en arts visuels de l’Université de Toulouse. Elle crée des peintures, des sculptures et des installations qui s’inspirent des interrelations complexes entre le folklore, la littérature, l’héritage, l’histoire et le monde naturel. S’inspirant des travaux d’intellectuels caribéens tels qu’Aimé Césaire et Maryse Condé, Sinnapah Mary entrelace l’environnement physique qui entoure sa maison et son atelier en Guadeloupe avec la fantaisie, la science-fiction et l’archétype, pour évoquer des histoires contestées et l’expérience vécue de la diaspora. Son travail a été exposé en Guadeloupe et à l’international dans des institutions telles que le Kunstinstituut Melly à Rotterdam, aux Pays-Bas ; le Pérez Art Museum Miami à Miami ; la Osage Foundation à Hong Kong ; la Fondation Clément au François, en Martinique ; et la 34e Bienal de São Paulo au Brésil. Elle a participé à des expositions collectives majeures, notamment *Surrealism and Us: Caribbean and African Diasporic Artists since 1940* au Modern Museum of Fort Worth au Texas en 2024 ; *Everything Slackens in a Wreck*, organisée par Andil Gosine à la Ford Foundation Gallery à New York en 2022 ; et *Very Small Feelings* au Kiran Nadar Museum of Art à New Delhi, en Inde, en 2023. Avec *The Book of Violette*, elle a une exposition monographique en cours à la James Cohan Gallery à New York (2025).

Kelly Sinnapah Mary holds a degree in visual arts from the University of Toulouse. She creates paintings, sculptures, and installations inspired by the complex interrelations between folklore, literature, heritage, history, and the natural world. Drawing inspiration from Caribbean intellectuals such as Aimé Césaire and Maryse Condé, Sinnapah Mary intertwines the physical environment surrounding her home and studio in Guadeloupe with fantasy, science fiction, and archetypes, to evoke contested histories and the lived experience of the diaspora. Her work has been exhibited both in Guadeloupe and internationally in institutions such as Kunstinstituut Melly in Rotterdam, Netherlands; Pérez Art Museum Miami in Miami; Osage Foundation in Hong Kong; Fondation Clément in François, Martinique; and the 34th São Paulo Biennial in Brazil. She has participated in major group exhibitions, including *Surrealism and Us: Caribbean and African Diasporic Artists since 1940* at the Modern Museum of Fort Worth, Texas in 2024; *Everything Slackens in a Wreck*, organized by Andil Gosine at the Ford Foundation Gallery in New York in 2022; and *Very Small Feelings* at the Kiran Nadar Museum of Art in New Delhi, India in 2023. With *The Book of Violette*, she has an ongoing solo exhibition at the James Cohan Gallery in New York (2025).

Kelly Sinnapah Mary est représentée par la galerie James Cohan, New York.

Kelly Sinnapah Mary is represented by James Cohan Gallery, New York.



## ZOULIKHA BOUABDELLAH

Née en 1977 à Moscou, vit et travaille entre Casablanca et Paris.

Born in Moscow in 1977, she lives and works between Casablanca and Paris.

Zoulikha Bouabdellah grandit à Alger, où sa mère dirige le Musée national des Beaux-Arts d’Alger et son père est écrivain et réalisateur. Sa famille s’installe en France en 1993, au début de la décennie noire. Elle suit les cours de l’École nationale supérieure d’arts de Cergy-Pontoise et obtient son diplôme en 2002. Vidéaste et plasticienne, Zoulikha Bouabdellah fait une entrée remarquée sur la scène artistique en 2005 lors de la grande exposition *Africa Remix* au Centre Georges Pompidou avec une vidéo qui marque les esprits, *Dansons*, où elle se filme exécutant une danse du ventre sur la musique de *La Marseillaise*. Vingt ans plus tard, elle fait un clin d’œil à cette œuvre avec la vidéo *Dansons avec JC*, réalisée pour l’exposition VÉNUS NOIRE, dans laquelle le protagoniste fredonne *La Marseillaise*. Le travail de Zoulikha Bouabdellah a été récompensé par l’Abraaj Group Art Prize, le prix Le Meurice pour l’art contemporain et la Villa Médicis Hors les Murs. Ses œuvres figurent dans plusieurs grandes collections, notamment celles du Centre national d’art et de culture Georges-Pompidou, du Mathaf Arab Museum of Modern Art, du Museum Moderner Kunst Stiftung Ludwig Wien, du Mead Art Museum et de la Sindika Dokolo Foundation en Angola.

Zoulikha Bouabdellah grew up in Algiers, where her mother was the director of the National Museum of Fine Arts of Algiers, and her father was a writer and filmmaker. Her family moved to France in 1993, at the beginning of the Black Decade. She studied at the École Nationale Supérieure d’Arts de Cergy-Pontoise and graduated in 2002. A video artist and visual artist, Zoulikha Bouabdellah made a striking debut on the art scene in 2005 during the major *Africa Remix* exhibition at the Centre Georges Pompidou with a video that left a lasting impression, *Dansons*, in which she films herself performing a belly dance to the music of *La Marseillaise*. Twenty years later, she nods to this work with the video *Dansons avec JC*, created for the VÉNUS NOIRE exhibition, where the protagonist hums *La Marseillaise*. Zoulikha Bouabdellah’s work has been recognized with the Abraaj Group Art Prize, the Le Meurice Prize for Contemporary Art, and the Villa Médicis Hors les Murs. Her works are part of major collections, including those of the Centre Georges Pompidou, the Mathaf Arab Museum of Modern Art, the Museum Moderner Kunst Stiftung Ludwig Wien, the Mead Art Museum, and the Sindika Dokolo Foundation in Angola.

Zoulikha Bouabdellah est représentée par la galerie Lilia Ben Salah à Paris.

Zoulikha Bouabdellah is represented by Lilia Ben Salah Gallery in Paris.

## DELPHINE COINET

Née en 1969 à Albertville, France, vit et travaille à Lausanne, Suisse.

Born in 1969 in Albertville, France, lives and works in Lausanne, Switzerland.

Delphine Coindet est diplômée de l’École des Beaux-Arts de Nantes (1992) et a ensuite suivi le programme de l’Institut des hautes études en arts plastiques (1992-1993). Depuis les années 1990, elle développe un langage sculptural à travers des constructions mêlant divers matériaux et techniques, avec une prédilection pour l’assemblage. Son univers hétérogène s’ouvre à la rencontre de disciplines variées, de l’ébénisterie à la métallurgie, en passant par l’architecture, le design et les arts vivants sous toutes leurs formes. Dans cette dynamique, son travail s’inscrit dans le sillage foisonnant des avant-gardes esthétiques (et révolutionnaires) du XXe siècle, tout en explorant d’autres sources d’inspiration toujours fécondes. Ses expositions personnelles incluent dernièrement : *Faire défaire refaire*, Galerie Laurent Godin, Paris (2024) ; *Autofriction*, Centre d’art Bienne (2023) ; *Lisièrement*, Lemme Art Contemporain, Sion (Suisse, 2021) ; *Quoi fabrique qui ?*, Galerie Laurent Godin, Paris (2021) ; *Ventile*, Le Portique, Le Havre (2018) ; *Un choix de sculpture*, Collégiale Saint Martin, Angers (2017) ; *Modes & Usages de l’art*, le Crédac, Centre d’art contemporain d’Ivry (2015) ; *Périmètre étendu*, Galerie Art & Essai, Université Rennes (2012).

Delphine Coindet graduated from the École des Beaux-Arts de Nantes (1992) and then followed the program at the Institut des hautes études en arts plastiques (1992-1993). Since the 1990s, she has developed a sculptural language through constructions that combine various materials and techniques, with a preference for assemblage. Her heterogeneous universe opens up to the meeting of various disciplines, from cabinet-making to metallurgy, through architecture, design, and the performing arts in all their forms. In this dynamic, her work is in line with the flourishing aesthetic (and revolutionary) avant-gardes of the 20th century, while exploring other still fertile sources of inspiration. Her solo exhibitions include recently: *Faire défaire refaire*, Galerie Laurent Godin, Paris (2024); *Autofriction*, Centre d’art Bienne (2023); *Lisièrement*, Lemme Art Contemporain, Sion (Switzerland, 2021); *Quoi fabrique qui ?*, Galerie Laurent Godin, Paris (2021); *Ventile*, Le Portique, Le Havre (2018); *Un choix de sculpture*, Collégiale Saint Martin, Angers (2017); *Modes & Usages de l’art*, Crédac, Contemporary Art Center of Ivry (2015); *Périmètre étendu*, Galerie Art & Essai, University of Rennes (2012).



## RONI LANDA

Née en 1986, vit et travaille à Tel Aviv, Israël.

Born in 1986, lives and works in Tel Aviv, Israel.

Roni Landa est diplômée en design textile du Shenkar Institute for Engineering, Design and Art (2011) et de la Bezalel Academy of Arts and Design (2020) à Tel Aviv. Artiste multidisciplinaire, elle crée principalement des sculptures en argile polymère. Elle est connue pour ses œuvres surréalistes, macabres et érotiques, d'un réalisme troublant. Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions collectives, notamment *Off Menu: Contemporary Art About Food* en 2009 à la Bedford Gallery de Walnut Creek, *(Not) a Good Time for Love* en 2020 au Musée juif de Moscou, *Beseeching the Goddess* en 2020 à Beit Ha'ir, Tel Aviv, *Freakshow* en 2021 lors de la Semaine du design à la Hansen House de Jérusalem, ou encore *Lining of the Sublime* en 2022 au Old Jaffa Museum de Tel Aviv-Jaffa. La galerie Rosenfeld lui consacre deux expositions monographiques : *Graduation Party* en 2017 et *Over My Dead Body* en 2022. En 2023, Roni Landa participe avec quatre fleurs sexuées aux expositions collectives AWAKENING à la galerie Strouk et *Fleurs du Mal* à la Maison Guerlain, Paris.

Roni Landa graduated in textile design from the Shenkar Institute for Engineering, Design, and Art (2011) and the Bezalel Academy of Arts and Design (2020) in Tel Aviv. A multidisciplinary artist, she primarily creates sculptures in polymer clay. She is known for her surreal, macabre, and erotic works, with an unsettling realism. Her work has been featured in numerous group exhibitions, including *Off Menu: Contemporary Art About Food* (2009) at the Bedford Gallery in Walnut Creek, *(Not) a Good Time for Love* (2020) at the Jewish Museum in Moscow, *Beseeching the Goddess* (2020) at Beit Ha'ir in Tel Aviv, *Freakshow* (2021) during Design Week at Hansen House in Jerusalem, and *Lining of the Sublime* (2022) at the Old Jaffa Museum in Tel Aviv-Jaffa. Rosenfeld Gallery has dedicated two solo exhibitions to her: *Graduation Party* (2017) and *Over My Dead Body* (2022). In 2023, Roni Landa participated with four sexed flowers in the group exhibitions AWAKENING at Strouk Gallery and *Fleurs du Mal* at Maison Guerlain, Paris.

Roni Landa est représentée par la galerie Rosenfeld, Tel Aviv.

Roni Landa is represented by Rosenfeld Gallery in Paris.

## MING SMITH

Née en 1947 à Détroit, vit et travaille à Harlem

Born in Detroit in 1947, lives and works in Harlem.

Née à Détroit et installée à Harlem, Ming Smith a étudié à la célèbre Howard University de Washington, D.C. Elle est devenue photographe lorsqu'on lui a offert un appareil photo et a été la première femme à rejoindre Kamoinge, un collectif de photographes noirs à New York dans les années 1960, dont le travail visait à documenter la vie des communautés noires. Plus tard, Ming Smith est devenue la première femme noire photographe dont les œuvres ont intégré les collections du Museum of Modern Art (MoMA). Elle considère son travail comme une célébration des luttes et de la résilience, cherchant à en extraire une forme de grâce. Parmi ses sujets, on retrouve des figures emblématiques de la culture noire, telles que Nina Simone, Grace Jones et Alice Coltrane, toutes issues de son entourage. Récemment, elle a été exposée dans *Soul of a Nation* à la Tate Modern, en collaboration avec le Brooklyn Museum, Crystal Bridges et The Broad. Elle figurait également dans l'exposition *We Wanted A Revolution: Black Radical Women, 1965-85* au Brooklyn Museum. Ses œuvres font aujourd'hui partie des collections du MoMA, du Whitney Museum of Art, du Philadelphia Museum of Art, du Detroit Institute of Arts, du Virginia Museum of Fine Arts, du Schomburg Center for Research in Black Culture et du National Museum of African-American History and Culture. Elle a également été incluse dans l'exposition majeure du MoMA en 2010, *Pictures by Women: A History of Modern Photography*.

Born in Detroit and based in Harlem, Ming Smith studied at the famous Howard University in Washington, D.C. She became a photographer when she was given a camera and was the first woman to join Kamoinge, a collective of Black photographers in New York in the 1960s, whose work aimed to document the lives of Black communities. Later, Ming Smith became the first Black female photographer whose works were included in the collections of the Museum of Modern Art (MoMA). She views her work as a celebration of struggles and resilience, seeking to extract a form of grace from them. Among her subjects are iconic figures of Black culture, such as Nina Simone, Grace Jones, and Alice Coltrane, all of whom were part of her circle. Recently, she was featured in *Soul of a Nation* at Tate Modern, in collaboration with the Brooklyn Museum, Crystal Bridges, and The Broad. She was also part of the exhibition *We Wanted A Revolution: Black Radical Women, 1965-85* at the Brooklyn Museum. Her works are now part of the collections of MoMA, the Whitney Museum of Art, the Philadelphia Museum of Art, the Detroit Institute of Arts, the Virginia Museum of Fine Arts, the Schomburg Center for Research in Black Culture, and the National Museum of African-American History and Culture. She was also included in the major MoMA exhibition in 2010, *Pictures by Women: A History of Modern Photography*.



## LUDIVINE GONTHIER

Née en 1997 à Orange, vit et travaille à Poitiers, France.

Born in Orange in 1997, lives and works in Poitiers, France.

Ludivine Gonthier a grandi sur l'île de La Réunion dans un univers créatif, influencée par sa mère, corsetière, dont l'atelier regorgeait de tissus, de matières et d'objets raffinés. Baignée dans un monde où les couleurs et les textures dialoguent harmonieusement, elle développe très tôt son propre imaginaire. Diplômée de l'École des Beaux-Arts de Paris en 2020, elle part ensuite un an en Allemagne, où elle découvre une approche picturale qui lui correspond davantage. Son travail oscille entre réalisme et onirisme, mêlant peinture à l'huile et fusain, ce dernier restant un outil essentiel à son processus créatif. Elle cherche à insuffler à ses œuvres une présence vibrante et tangible, tout en préservant une approche intimiste. Récemment, son travail a été présenté à la Biennale de Lyon 2024.

Ludivine Gonthier grew up on the island of Reunion in a creative environment, influenced by her mother, a corset maker, whose workshop was filled with fabrics, materials, and refined objects. Immersed in a world where colors and textures harmoniously interact, she developed her own imagination from an early age. Graduating from the École des Beaux-Arts in Paris in 2020, she then spent a year in Germany, where she discovered a more fitting approach to painting. Her work oscillates between realism and dreamlike qualities, blending oil painting and charcoal, the latter being an essential tool in her creative process. She aims to infuse her works with a vibrant and tangible presence while maintaining an intimate approach. Recently, her work was presented at the 2024 Lyon Biennale.

## SARAH MAKHARINE

Née en 1990 à Paris où elle vit et travaille.

Born in 1990 in Paris, where she lives and works

Après dix années d'expérience dans la production audiovisuelle en tant que directrice artistique, Sarah opère une reconversion professionnelle et postule au concours de l'école Kourtrajmé, qu'elle intègre en section *Art et Image* sous la direction de JR en 2020-2021. Dans sa pratique photographique, elle déconstruit les préjugés et la sexualisation des corps en allant à la rencontre de femmes et d'hommes anonymes, isolés et invisibles dans la société. Elle capture leurs corps, leurs regards et leurs voix, qu'elle confronte au regard du public à travers des installations. Elle se fait remarquer avec des travaux tels que *Papa* (2020), qui explore l'intersection des genres, ou encore *Le Mikvé*, où elle interroge la place de la femme dans les religions. En 2022, Sarah Makharine expose *Endless Summer* au Festival de la Photographie de la Villa Noailles à Hyères.

After ten years of experience in audiovisual production as an artistic director, Sarah decided to change careers and applied to the Kourtrajmé school, which she joined in the *Art and Image* section under the direction of JR in 2020-2021. In her photographic practice, she deconstructs prejudices and the sexualization of bodies by meeting anonymous, isolated, and invisible men and women in society. She captures their bodies, gazes, and voices, which she confronts with the public's eye through installations. She gained recognition with works such as *Papa* (2020), which explores gender intersectionality, and *Le Mikvé*, which questions the place of women in religions. In 2022, Sarah Makharine exhibited *Endless Summer* at the Photography Festival of Villa Noailles in Hyères.



## PROLOGUE

13.03.25 - 18h-21h

Strouk Gallery, 2 avenue Matignon, Paris 8e

**Vernissage performatif**

**After au Banana Café à partir de 21h**

## ACTE I

13.03.25 - 26.04.25

Strouk Gallery, 2 avenue Matignon, Paris 8e

**Robert Combas, Zoulikha Bouabdellah, Delphine Coindet, Vava Dudu,  
Ludivine Gonthier, Roni Landa, Sarah Makharine, Kelly Sinnapah Mary, Ming Smith**

## ACTE 2

02.04.25 - 06.04.25

Foire Art Paris, Grand Palais - Stand B17, Strouk Gallery

**Pat Andrea, Vincent Beaurin, Robert Combas, Vava Dudu,  
Marlène Mocquet, Valentin van der Meulen**

## FOUR

13.03.25 - 26.04.25

Strouk Gallery, 2 avenue Matignon, Paris 8e - 2e étage

**Jean-Claude Bouillon-Baker, Catel & Bocquet, Paul Colin, Giulia D'Anna Lupo, Léa Grillère,  
Romain Hugault, Catel Muller, Musée Joséphine Baker & des afro-descendants,  
Confiture Parisienne, Dove Perspicacius**

## EPICOCUE

26.04.25 - 19h30

Strouk Gallery, 2 avenue Matignon, Paris 8e

**Finissage festif - Concert «La Chatte»**

**Vava Dudu, Stephane Argillet et Nicolas Jorio**